

SORTIE D'UNE DEMI-JOURNEE EN ISLE-CREMIEU

CREMIEU, LA MEDIEVALE

25 MARS 2017



UNE DEMI-JOURNEE EN ISLE-CREMIEU

LA CITE MEDIEVALE DE CREMIEU & REPAS ANNUEL AU RESTAURANT "LE CHATEAU SAINT-JULIEN" A FRONTONAS

Les participants sont fort nombreux et bien emmitouflés ; en effet 98 sont à la visite crémolane par une matinée où la froidure est de mise.

Chacun est venu avec son véhicule personnel, le covoiturage a bien fonctionné ; nous nous retrouvons tous au point de rendez-vous, devant la Mairie de Crémieu . Nous nous répartissons en trois groupes afin de faciliter la visite.

Notre sous-groupe se rassemble place de la



Nation, près de l'Office de Tourisme, autour de notre guide, Katarina, d'origine tchèque dont elle a conservé un petit accent sympathique ; elle débute la visite de la ville du Moyen Age par une présentation historique.

I. L'HISTOIRE DE CREMIEU, Entre Dauphiné et Royaume de France

La ville de Crémieu est implantée dans une plaine limitée au Nord-Ouest par la colline Saint-Laurent et à l'Est par les falaises de Saint-Hippolyte ; elle comptait en 2015, environ 3250 Crémolanes et Crémolans.

A noter, qu'avant le 12^e siècle, l'histoire de l'Isle Crémieu est peu connue ; des fragments de tuiles romaines -tegulae- ont été retrouvés sur la colline Saint-Hippolyte et des traces de vie de l'époque néolithique repérées dans les grottes de Beptenaz (cf. fouilles de E.Chantrre à partir de 1865).

En 1107, Crémieu est mentionnée dans une donation de Adhemar Wautier de Crémieu à l'Abbaye de Cluny de tout ce qu'il possède dans la Châtellenie d'Auberive.

En 1121, dans une charte, le mot Crimeu est associé au nom d'un abbé de Saint-Just dans l'expression « Ponce de Crimeu » ; Crimeu serait la forme la plus ancienne du vocable Crémieu.

Crémieu, au cœur de l'Isle-Crémieu

L'Isle-Crémieu forme comme une île triangulaire, limitée au Nord-Ouest et au Nord-Est par le Rhône, au Sud par des marécages. Bordée de falaises entaillées de gorges et de vallées encaissées, elle domine la plaine rhodanienne en offrant de très beaux panoramas.



“Ce nom est sorti du pays lui-même ; c'est au Rhône, aux vallées qu'il a creusées autrefois, à son cours actuel, aux marais qu'il imprègne de son eau, que notre région doit son nom d'Isle-Crémieu”.

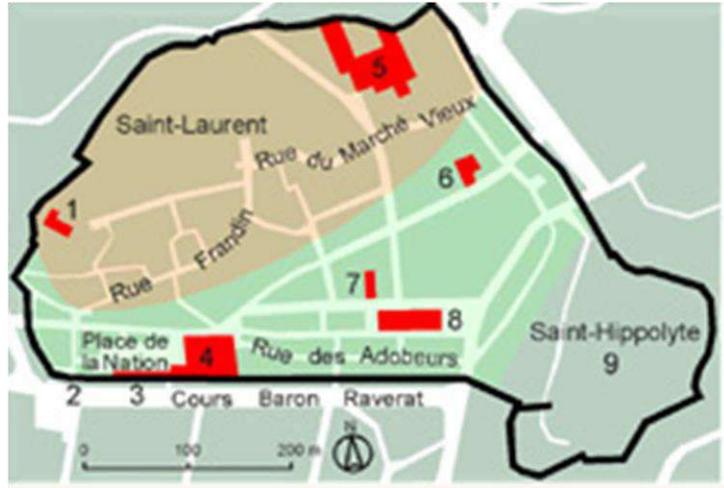
Un écrivain du 16^e siècle, Aymar du Mirail, emploie déjà ce nom et écrit alors que **“cette île referme vingt-six villages. Crémieu en est le chef-lieu et lui donne son nom”.**

Aparté :

Depuis l'époque de la villa de Larina toute proche et durant tout le haut Moyen Age, la région de Crémieu fait partie du royaume de Bourgogne-Provence.

Lors du traité de Verdun en 843 qui voit le partage de l'Empire de Charlemagne entre ses trois fils, l'Isle Crémieu échoit à Lothaire.

Ces terres, tenues en arrière-fief de l'Empire germanique, appartiennent aux seigneurs de La-Tour-du-Pin. Ces seigneurs, à l'exemple des autres seigneurs dauphinois, laïques et ecclésiastiques, avaient profité des troubles liés au Traité de Verdun pour se créer de petites souverainetés et se rendre indépendants de l'Empire, qui, depuis lors, ne conserve sur la province qu'un pouvoir purement nominal.



En 1190, Albert II, seigneur de La-Tour-du-Pin¹, en partance pour la croisade dicte un testament par lequel il confie à son épouse l'administration de ses domaines. Ce texte atteste Crémieu en tant que chef-lieu d'une châtelainie ou mandement (sorte de circonscription administrative, politique et judiciaire) dans la baronnie de La-Tour-du-Pin.

En 1282, Jean I^{er}, dernier de la lignée des dauphins de Bourgogne, meurt sans héritier, laissant la succession à sa sœur, Anne, épouse de Humbert, baron de La-Tour-du-Pin.

Ce dernier joint ses terres au Dauphiné, il instaure une nouvelle dynastie, celle dite des dauphins de troisième race.

Dès lors, les barons de La Tour-du-Pin deviennent seigneurs du Dauphiné.

• Rôle militaire de Crémieu au 14^e et au 15^e siècle

La période allant du Dauphin Humbert I^{er} (1282) au Dauphin Humbert II (1349) est dominée par les guerres delphino-savoyardes.

L'origine du conflit delphino-savoyard

Cette situation conflictuelle est issue du partage du Viennois en 1030, entre Guigues d'Albon et le comte de Savoie, Humbert aux-Blanches-Mains.

L'enchevêtrement des possessions de ces puissants seigneurs provoque des tensions qui s'amplifient en 1282 quand la baronnie de La-Tour-du-Pin devient une enclave delphinale entre la Bresse et la Savoie.

Les Dauphins portent une attention particulière à Crémieu, proche de Bourg-en-Bresse, possession de leur ennemi savoyard.

Le transport du Dauphiné au royaume de France

Dernier héritier de la dynastie de La-Tour-du-Pin, Humbert II fut un grand administrateur, le fondateur de l'Université de Grenoble et l'organisateur du Conseil delphinal, mais aussi un prince fastueux et dépensier.

Dès 1334, couvert de dettes, il hypothèque ses châteaux de Quirieu et de Crémieu. Sans héritier, il envisage de vendre ses terres, d'abord au roi de Sicile, puis au pape Benoît XII. Cette seconde tentative – *qui fut un échec* – donna lieu à l'établissement d'états précis de ses biens. **On y voit que Crémieu était l'une des trois villes principales du Dauphiné**, en raison de sa position de carrefour des voies commerciales reliant Lyon et l'Italie.

Humbert II se tourne alors vers le roi de France. C'est au futur Charles V qu'il vend ses Etats dont Crémieu, le 16 juillet 1349 ; cette vente appelée le "transport" s'est accompagnée de la promulgation du Statut Delphinal.

Cet acte consacre les anciens privilèges des sujets du Dauphin que les nouveaux souverains, fils aînés du roi de France, s'engagent à respecter.

Dès lors, le fils aîné du roi de France porte le titre de Dauphin.

¹ Selon Nicolas Chorier, auteur de *l'Histoire générale de Dauphiné*, l'origine de cette famille remonte au 10^e siècle.

En effet, l'Isle Crémieu occupe un poste stratégique sur le Rhône et constitue une véritable "marche" face à la Savoie, que surveillent, le château de Crémieu - *que prolonge une enceinte continue de remparts* - et de celui de Quirieu. **Les habitants de Crémieu et alentour, nobles ou non, sont astreints au service militaire.**

En fait, dans la région de Crémieu, la guerre a consisté "en chevauchées" et elle a pris fin en 1334 avec la Paix de Chapareillan imposée par le pape et le roi de France.

Le rôle militaire de Crémieu se manifeste lors des incursions des mercenaires Tard-Venus² dans le Sud-Est ; ils ne s'en éloignent qu'en 1365. **Crémieu est pendant un temps l'une des portes du Dauphiné.**

Pendant la guerre de Cent ans, le 11 juin 1430, les bombardes du château de Crémieu contribuent à un épisode de la bataille dite d'Anthon (sur territoire de l'actuelle commune de Janneyrias) lorsque Guillaume d'Orange tente un coup de main pour s'emparer de la province du Dauphiné. Le 13 juin, se vend à Crémieu, l'énorme butin que le prince d'Orange a dû abandonner dont 1200 chevaux et un grand nombre d'armures !

Le roi François I^{er} fait plusieurs séjours à Crémieu entre 1516 et 1536 afin de mieux surveiller les mouvements de son armée ; Crémieu est sur l'itinéraire des expéditions en Italie. Le 16 mai 1516, il visite la grotte de La Balme et le 19 juin 1536, signe l'Edit de Crémieu, établissant la pré-éminence des baillis et juges présidiaux sur les prévôts, châtelains et autres juges inférieurs.

Dès 1560, les Réformés se constituent en communauté à Crémieu.

Les conflits ne tardent guère et deux ans plus tard, les troupes protestantes de François de Beaune, le baron des Adrets, occupent la ville. Le culte protestant domine Crémieu de 1562 à 1563.

Dès 1567, les Catholiques reprennent le pouvoir à Crémieu. L'Isle Crémieu, occupant une position stratégique, devient le théâtre de la lutte entre Protestants et Catholiques. A partir de 1569, les Huguenots sont contraints à l'exil ou au renoncement. Les remparts de Crémieu ont résisté à deux reprises aux assauts des troupes protestantes de Lesdiguières.

En 1589, Crémieu embrasse la cause de la Ligue catholique contre le roi Henri IV.

Les dépenses faites pour la défense de la ville et les nombreuses charges imposées aux habitants contribuent à appauvrir considérablement Crémieu et les communes alentour.

En 1601, le Traité de Lyon met fin au conflit avec le comte de Savoie qui a soutenu les Ligueurs dauphinois ; il intègre le Bugey, la Bresse, le pays de Gex et le Valromey au royaume de France. **Crémieu cesse alors d'être une ville frontière, perd son rôle militaire et ses remparts tombent en désuétude.**

En 1626, Richelieu, par mesure d'économie, ordonne le démantèlement des places fortes et fortifications des bords du Rhône devenues inutiles. Destinée à "être rasée comme étant située au milieu du Viennois", **le château de Crémieu est épargné car il est déjà en fort mauvais état.**

- **Rôle commercial de Crémieu au 14^e et au 15^e siècle**

Le 20 juillet 1315, le Dauphin Jean II, octroie une Charte de franchise, *synonyme de liberté au Moyen Age*, fixant les droits et les privilèges des bourgeois de Crémieu et définissant les pouvoirs du châtelain. Cette Charte « *est l'une des plus complètes que l'on possède pour cette région du Dauphiné* ».

Le servage et plusieurs redevances disparaissent, ainsi que nombre de corvées en tout genre ; seul le service militaire est maintenu.

Parmi les entraves à la liberté du commerce est supprimé, **le droit de banvin**, soit le monopole de la vente de vin que le Dauphin s'attribue pendant le mois d'août, est racheté par le paiement d'une redevance.

La Charte précise que le château delphinal est confié à un châtelain, officier issu de la petite noblesse dauphinoise, qui exerce le pouvoir au nom du Dauphin, levant l'impôt, rendant la justice et organisant la défense. L'administration de la cité appartient aux syndics désignés par les bourgeois et

² Le traité de Brétigny est signé le 8 mai 1360, entre France et Angleterre. La paix qui s'installe ne fait pas les affaires des mercenaires qui vivent grâce à la guerre. Congédiés, ils se forment en nouvelles bandes et prennent le nom de **Tard-Venus** car, pense-t-on, ils sont venus après les autres à la curée de la France. **Ils ravagent le Lyonnais et l'Auvergne dans les dernières années du règne du roi Jean II le Bon.**

sont chargés de les représenter.

Le Dauphin Jean II autorise la création d'une ville nouvelle ceinturée de remparts au pied de la colline Saint-Laurent. Un marché est créé en 1314, puis en 1433, sur le même emplacement, une halle couverte de « pierres du país » ou « lozes » aux nuances de gris satiné.

En 1317, le Dauphin Jean II fonde le couvent des Augustins, le long des remparts, dans la partie nouvelle de la ville. Le couvent des Augustins s'appuie contre la courtine Sud utilisant une tour de défense pour édifier le clocher. Une partie importante du chemin de ronde couvert subsiste le long du mur Sud, en particulier dans les combles de la cure.

En 1337, un atelier monétaire est ouvert et autorisé de frapper monnaie par le roi ; il sera supprimé en 1554 et transféré à Grenoble.

Au 14^e et au 15^e siècle, Crémieu assure la sécurité des communications avec le rive droite du Rhône. Situé sur la route reliant Lyon à l'actuelle Italie, Crémieu est fréquenté par les marchands qui se rendent aux foires de Champagne. La ville conserve de cette époque prospère, des maisons et anciens hôtels particuliers dont beaucoup ont été parfaitement restaurés.

Cependant, seconde moitié du 14^e siècle, le déclin économique de la région s'amorce ; cette époque est marquée par la guerre de Cent ans et par plusieurs épidémies de peste (entre 1348 et 1375). Au 15^e siècle, Crémieu perd son rôle commercial au profit de Bourgoin et de La-Tour-du-Pin, mieux placées sur la route de Lyon à Chambéry et Grenoble.

A cette époque, la ville a un certain rang militaire et commercial, comment est-elle organisée ?

La ville comprend trois quartiers :

Saint-Laurent : le **château** (mentionné la première fois en 1222) et la **première cité** sont implantés sur la colline (265 mètres d'altitude) qui domine toute la plaine et d'où on voit l'ennemi arriver. Entouré de sa propre enceinte comportant une vingtaine d'échauguettes, il se composait d'un donjon, de deux tours et d'un corps de logis relié à une chapelle. Abandonné au 17^e siècle, il a servi de carrière de pierres jusqu'à la Révolution, avant d'être en partie reconstruit au 19^e siècle. Le château delphinal est classé Monument historique depuis 1943.

Lors du transport de 1349, Humbert II se réserve l'usage des châteaux de Crémieu, de La Balme et de celui de Sablonnières jusqu'à sa mort.

Leur faisant face : un prieuré de bénédictins, avec seulement trois ou quatre moines, est établi au sommet des falaises de la colline **Saint-Hippolyte** (288 mètres d'altitude), entouré de fortifications pour se protéger du dehors mais aussi d'éventuelles attaques du seigneur du château delphinal.

La Charte de franchise de Crémieu

N'est applicable qu'à ceux qui habitent dans la cité et sa banlieue, **appelée la franchise** – *espace qui correspond à une lieue autour de la ville où s'exerce l'autorité administrative et judiciaire* -.

Les nobles ne sont pas "admis à la bourgeoisie" de par la défiance qu'ils inspirent.

Pour être bourgeois de Crémieu, il faut posséder une maison dans le bourg ou le faubourg depuis plus d'un an.

Cette Charte est le début d'une ère nouvelle :

- Etablissement d'une ville-neuve entre les collines Saint-Laurent et Saint-Hippolyte,
- Construction d'une halle mieux placée que le vieux marché dont une rue conserve le nom dans la ville haute.



Vue sur le château delphinal, peint par Joce Dury



Vestiges du prieuré sur la colline Saint-Hippolyte

En 1247, le prieuré est abandonné et rattaché à l'Abbaye de Saint-Chef, créée au 6^e siècle. Ce prieuré est bâti comme une forteresse, flanqué de 11 tours de garde, en alternance rondes et carrées.

La ville basse : s'implante, tout au long du 13^e siècle, en contre-bas, sous les murailles du château puis entre les deux collines, là où se tenaient auparavant des champs, des jardins, des potagers et des vignes. Elle a une certaine activité comme centre du commerce des grains entre la France et la Savoie, la Suisse et l'Italie.

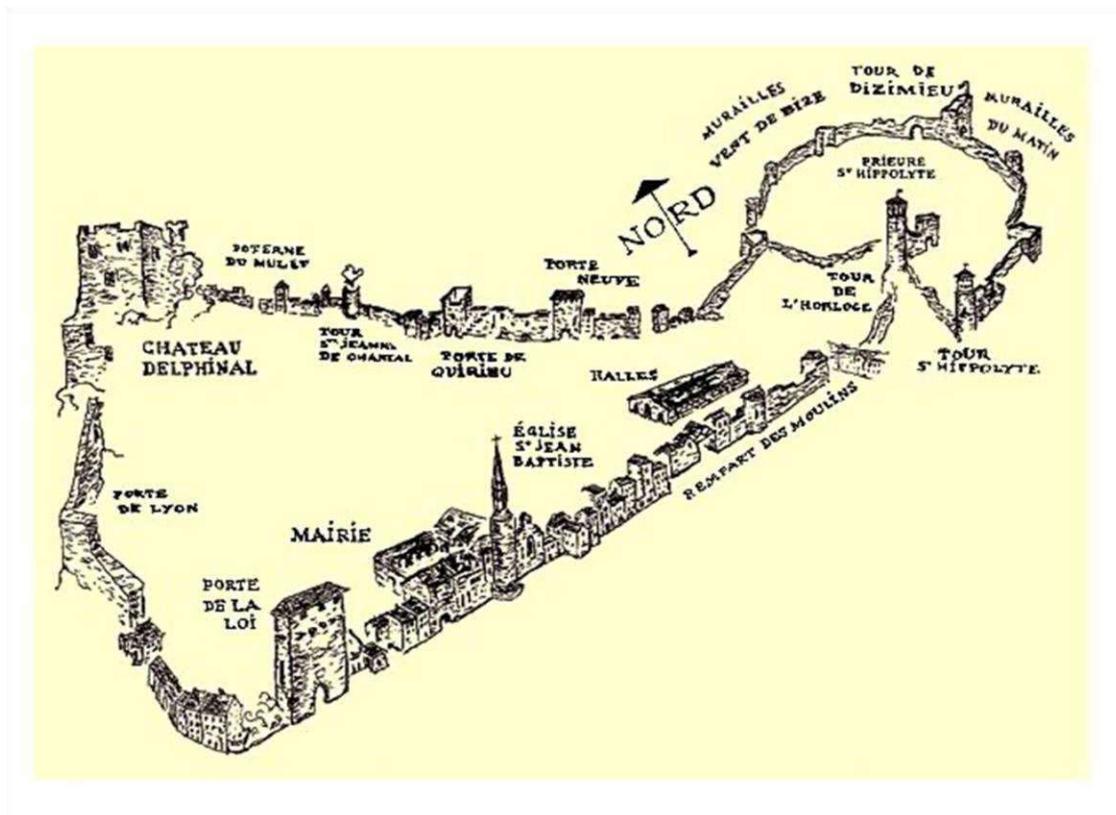
Ce quartier nouveau a pour centre, le nouveau marché, l'église et le couvent des Augustins qui devient l'un des plus importants de la province grâce aux libéralités du Dauphin Humbert II.

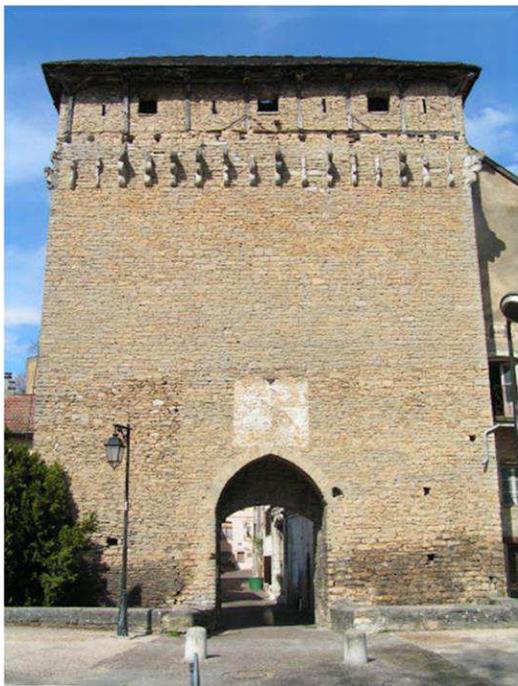
Les voies de circulation de la ville basse sont orientées d'Est en Ouest, selon sur le tracé régulièrement planifié des villes neuves médiévales.

Le tracé des remparts de Crémieu – dont 2 km sont conservés, soit 80% des 2,5 km initiaux - tel qu'on le connaît, aujourd'hui date de 1315 ; épousant le relief, ils sont constitués de fortifications en pierres sèches. Auparavant, il existait d'autres remparts qui défendaient le bourg mais dans des périmètres plus restreints et dont il ne reste quasi-rien. Cette première enceinte de remparts crénelés ouvrait à l'Ouest par la porte de Lyon, aujourd'hui murée et au Nord par la porte de Quirieu ; son tracé reste indéterminé et on ignore si elle englobait la recluserie et l'hôpital situés en bas de Saint-Hippolyte.

La seconde enceinte englobe les deux collines et la ville basse sur une distance de 1,3 kms, avec quatre portes principales, dont deux sont encore intactes, la porte de la Loi et la porte Neuve, dite de François I^{er} ; la porte des Moulins - édifée vers 1400, elle doit son nom à la présence de nombreux moulins implantés le long de la rivière de Vaud, elle a été démolie entre 1867 et 1880 -, et la porte de Quirieu qui a été restaurée en 1930.

Une rue commerçante (actuelles rue Frandin et du Vieux-Marché) serpentait vers l'Est pour aboutir au marché.





La Porte de la Loi, dans la photo et sous le pinceau de Joce Dury

La communauté juive de Crémieu

Chassés de France par le roi Philippe Le Bel en 1306, le Dauphin Humbert 1^{er} les accueillent favorablement en Dauphiné.

Leur présence y est attestée vers 1263-1267. Indispensables à toute transaction de négoce au Moyen Age - *l'Eglise interdisant le prêt à intérêt, appelé usure, à ses fidèles* - ils y établissent plusieurs comptoirs de banque.

Crémieu a une importante communauté juive qui engendre une forte activité économique.

D'assez grosses fortunes se réalisent alors, qui donnent l'idée, au roi Charles VI, en 1388 d'édicter une contribution extraordinaire sur les Juifs. Citons à Crémieu, un dénommé Croissant qui est taxé à 500 livres et d'autres à 110 livres.

Le Dauphin Louis II, futur roi Louis XI, tente d'y remédier car la trop grande pression fiscale qui pèse sur les Juifs de Crémieu les contraint à s'exiler ce qui ruine le commerce de la ville.

Rappelons qu'en 1415, l'évêque de Grenoble, Aimon de Chissé, décide du port de **la rouelle** (*depuis longtemps imposée dans le royaume de France*), un signe en forme de roue découpée dans une étoffe jaune, imposée aux hommes et à porter sur le côté gauche de leur vêtement. Les femmes mariées doivent porter une coiffe, l'**oralia**.



A Crémieu, seule la plaque de rue, "Rue Juiverie" rappelle leur souvenir.

L'église paroissiale Saint-Marcel, au pied du château, est fort modeste en raison de l'exiguïté du terrain. Elle sera détruite, ainsi que le prieuré Saint-Hippolyte, sous la domination protestante.

A cette époque, Crémieu est lieu de passage et d'étapes : deux fois l'an se tiennent des foires internationales, des marchands venant d'Italie en direction des Flandres ou en revenant, s'y arrêtent pour vendre leur marchandise. Une foule emplit alors les boutiques et les auberges.

Crémieu est aussi centre d'approvisionnement et marché régulateur des prix des grains.

• La domination des seigneurs engagistes au 16^e siècle

A partir du 15^e siècle, les châtelainies sont considérées par le roi de France comme une source de revenus.

Dès lors et afin de financer les campagnes militaires du roi, les fiefs sont vendus régulièrement, avec faculté de rachat à perpétuité, à des seigneurs ou bourgeois **qu'on appelait pour cela les engagistes.**

C'est ainsi qu'un événement, anodin en apparence, a lieu à Paris en février 1466 influera sur les destinées de Crémieu.

Il s'agit du mariage de Louis, bâtard de Bourbon, avec Jeanne, fille naturelle du roi Louis XI et de Marguerite de Sassenage.



Plan de Crémieu au 14^e siècle

Il faut une dot à Jeanne, c'est ainsi que Louis XI la trouve en engageant à Louis de Bourbon et à Jeanne son épouse, six châtelainies dont celle de Crémieu.

Les révocations faites par son fils, Charles VIII, n'y changeront rien car il ne peut rembourser à Louis de Bourbon et son épouse, la valeur de six châtelainies, soit 5000 écus et décide qu'ils continueront à les détenir en qualité d'engagistes ; ce sont les premiers seigneurs engagistes de Crémieu jusqu'au retour dans le domaine royal en 1498.

Le séjour à Crémieu de Charles IX et Catherine de Médicis

Au mois de juin 1564, Charles IX et sa mère, Catherine de Médicis, séjournent à Lyon où des fêtes brillantes sont données en leur honneur. Mais la peste qui s'est déclarée en avril, entre Rhône et Saône, redouble de violence. La cour prend peur et quitte Lyon à la hâte le 9 juillet pour Crémieu où elle séjourne jusqu'au 16 juillet.

La reine ne trouva pas ce court séjour plaisant, elle écrit « *Nous sommes en un lieu où il fait assez malplaisant et pour ce désirais-je bien qu'il eût plu à Notre-Seigneur avoir apaisé le danger qui est à Lyon* ».

Le vœu n'est pas exaucé et la peste éclate à Crémieu.

Les engagistes n'hésitent pas opprimer les habitants en levant des charges excessives

En 1543, Crémieu retombe sous la domination des engagistes. Plusieurs familles l'achètent, dont les Henri, bourgeois lyonnais, Barthélemy Emé, seigneur de Saint-Jullin, puis en 1638, la terre et la seigneurie de Crémieu sont vendues à Melchior de la Poype, cette famille les conservera jusqu'au milieu du 18^e siècle.

Ces ventes et reprises successives de la châtelainie soumise par intermittence à l'action directe du pouvoir royal pendant les guerres de religion, portent un coup à la prospérité de la ville.

Durant cette période, outre les guerres de religion - et la dure obligation de loger les gens de guerre -, des épidémies, des famines, frappent la cité dont **la peste** ; peut-être propagée par les gens du roi venus s'y réfugier en juin 1564 lors du grand tour de France du roi Charles IX et de sa mère, la reine Catherine de Médicis (cf. encart de gauche).

Les consuls qui administrent la police de la ville sont très vigilants pour ce qui est de la police sanitaire. Ainsi isole-t-on les malades soignés en dehors de la ville et à confiner les "sains suspects" ou ayant vécu en contact avec les pestiférés.

La peste de 1631 est encore plus terrible en raison principalement de la malpropreté de la ville ; le fléau fait 800 morts en moins de quatre mois et les habitants fuient la ville ; à un moment il ne restait plus que six familles !

- **Au 17^e siècle, Crémieu devient une ville de couvents**

Dans la mouvance de la Contre-Réforme catholique, les couvents prennent possession de la ville dont l'activité économique et la mission stratégique s'affaiblissent.

Crémieu ne possède qu'un couvent, celui des moines Augustins, quand **les moines Capucins s'installent en 1615**, hors les murs, au Sud de la ville, sur d'anciens vergers.

En 1617, Jeanne-Françoise Frémyot, baronne de Chantal³, fonde au Nord de la ville, le couvent des religieuses de la Visitation-Sainte-Marie ou **Visitandines**.

En 1633, six religieuses **Ursulines** venues de Bourg-en-Bresse s'établissent, également au Nord de la ville, à proximité des Visitandines. A la règle de Saint-Augustin, elles ajoutent un quatrième vœu, « s'employer à l'instruction des petites filles ».

Une confrérie de l'ordre des Pénitents blancs de Notre-Dame-de-Gonfalons est autorisée en 1616 ou 1619.



**Ancienne église Saint-Jean,
Devenue maison d'habitation
(32-34, Grande Rue de la Halle)**

La construction de l'église Saint-Jean est souvent interrompue, faute de deniers et en raison des guerres de religion ; elle est néanmoins consacrée en 1680. Elle est abandonnée en 1791, la

Contre Réforme et fondations religieuses

Le 17^e siècle, **notamment de 1600 à 1660, moment décisif de la Contre-Réforme catholique**, connaît une floraison de fondations religieuses. L'Eglise catholique veut montrer sa puissance.

Sous l'impulsion du cardinal de Bérulle, de François de Sales, de Monsieur Vincent, des Jésuites et des Capucins, des ordres nouveaux apparaissent, des couvents sont construits dédiés à l'enseignement (Jésuites, Oratoriens), à la formation des prêtres (Saint-Lazare, Compagnie de Saint-Sulpice), à la Charité (Filles de la Charité, Enfants Trouvés), à la contemplation (Carmes, Carmélites, Visitandines...).

Beaucoup sont fondés par de grands personnages, par de riches veuves et par des dames de la Cour, par souci de conversion ou devant la misère du temps.

En 1675, Louis de la Poype-Saint-Jullin lègue son hôtel particulier pour y établir **l'hôpital du Reclus** en faire un « refuge des pauvres vieillards ». Ce refuge sera transféré en 1864, à l'hôpital des Visitandines. La chapelle Notre-Dame du Reclus, désaffectée en 1791 disparaîtra vers 1856 ; une maison a été bâtie sur son emplacement.

Un souvenir historique s'y rattache : c'est dans cette chapelle que se tiendront en 1789 différentes assemblées populaires et qu'aura lieu en 1790, les premières élections municipales. **La vie religieuse de Crémieu est bien connue à partir de ce 17^e siècle.**

Crémieu a eu à l'origine deux églises paroissiales.

- L'une dédiée à saint Marcel (*cf. vu précédemment*) ; en 1609, il n'en reste plus aucun vestige.
- L'autre placée sous le vocable de saint Hippolyte faisait partie du prieuré du même nom ; en 1786, le chœur est encore debout ainsi qu'un tour du clocher qui ne s'écroulera qu'en 1839.

Les fonctions curiales sont longtemps exercées par les moines Augustins (1570-1647), soit dans leur propre église, soit dans l'église Saint-Jean, commencée en 1504 pour la ville basse.

³ Dame française, originaire de Bourgogne, fondatrice de l'ordre de la Visitation avec saint François de Sales ; canonisée par Clément XIII le 16 juillet 1767.

municipalité ayant acheté l'église des Augustins, plus vaste, plus belle, qui deviendra l'église paroissiale.

Le bâtiment délaissé a été transformé en maisons d'habitation. Seul, le clocher en forme de tour carrée, rappelle l'origine de ce bâtiment. C'est aujourd'hui une belle maison d'habitation entièrement restaurée. Une pierre gravée dans l'escalier rappelle la fondation de cette église par Tristan Pelerin, la construction de la nef en 1664 et du clocher en 1690.

- **18^e siècle, Crémieu à la veille de la Révolution**

Le déclin économique, renforcé en 1702 par la suppression des grandes foires annuelles instaurées au 14^e siècle, incite les habitants à développer l'industrie du textile et celle du cuir.

Le dépérissement du commerce s'explique surtout par le fait que Crémieu se trouve en dehors du nouveau réseau routier et souffre donc de cet isolement.

En 1710, près du quart de la ville est occupée par les tanneries, les cordonneries, les filatures et carderies de laine et de chanvre alimentées par les moulins implantés le long de la rivière de Vaud.

Ainsi, le nom de la rue des Adobeurs (tanneurs) rappelle l'activité économique de ce quartier de la ville, voué au travail de la tannerie et de la pelleterie.

Au Sud de la ville, **la rivière de Vaud** longe les fortifications. Jusqu'en 1954, date à laquelle elle est recouverte, elle était visible entre la porte de la Loi et l'église des Augustins.

A la veille de la Révolution, le Tiers-Etat de Crémieu vit en bon accord avec les deux ordres privilégiés qui détiennent le sixième du sol sans payer aucun impôt.

Bien avant 1789, c'est la bourgeoisie qui constitue la classe la plus importante, enrichie par le commerce, elle peut s'acheter une charge.

En 1791, les biens ecclésiastiques sont vendus comme biens nationaux. Le couvent des Capucins est démantelé. Le couvent des Ursulines est cédé gratuitement à l'Etat.

La municipalité de Crémieu fait l'acquisition des bâtiments conventuels des Augustins afin d'y installer les différents services publics dont la Mairie, ceux des Visitandines sont vendus à plusieurs Crémolans en 1792 ; ces bâtiments conservent ainsi en grande partie leur intégrité.

La même année, l'église Saint-Jean est achetée par un notaire royal.

A la Restauration, les ordres religieux reviennent à Crémieu, les Visitandines ne reviennent pas en tant que telles ; ce sont les sœurs de la Providence de Corenc, dédiées à la Vierge Marie qui reprennent le couvent de Visitandines pour en faire un hôpital.

A savoir que cette congrégation fusionnera, le 27 décembre 1976 avec six autres, pour devenir les Sœurs du Christ.

Les Ursulines s'installent en face, dans l'hôtel particulier du Comte Dubourg, datant du 17^e siècle, aujourd'hui occupé par des logements sociaux.

19^e siècle, urbanisation de Crémieu

La ville connaît un certain nombre de modifications, des percements sont faits dans les fortifications. Les édiles veulent aérer le tissu urbain :

Démolition de la porte des Moulins en 1838, prolongation de la rue de la Loi vers l'Ouest en 1851, percement du passage Humbert au Sud en 1857, **le jardin des Augustins devient Place de la Nation**.

Les places sont agrandies : celle de l'Eglise en 1852, celle de La Poype en 1865, celle des Visitandines en 1877, ainsi que les rues Juiverie et de La Loi.

Les travaux touchent également les faubourgs, on aménage la promenade des Tilleuls (actuel cours Baron Raverat) et les quais le long de la rivière de Vaud.



**La rivière de Vaud au 19^e siècle
(Photo de A. Rouget)**

Les industriels et les négociants lyonnais ou crémolans se font édifier des maisons bourgeoises entourées de vastes jardins au Sud de l'agglomération, des industries s'implantent le long de la route de Lyon où est implantée la gare en 1822.

Un groupe scolaire dû à l'architecte Michel Roux-Spitz, auteur de l'hôtel des Postes de Lyon (Place Antonin Poncet, 2^{ème} arrondissement) est construit en 1894. Le bureau de poste sera réalisé par l'architecte lyonnais Louis Perrin en 1934.

Notre guide, historienne d'art et archéologue de formation, nous précise que les connaissances des lieux que nous allons visiter étant sujettes à constante évolution, elle se situera dans une approche globale et donc évolutive.

II. CREMIEU A TRAVERS SES RUES ET SES EDIFICES

1. La Place de la Nation Charles de Gaulle, ancien jardin des Augustins

La visite commence sur l'actuelle Place de la Nation, ancien jardin des moines Augustins.

Notre imagination est fort sollicitée, il faut faire abstraction des maisons alentour qui n'existaient pas à l'époque des moines ; au 17^e siècle, une porte monumentale clôturait ce lieu.

Au bas de chaque pilastre de cette entrée, se trouvent des pièces de pierres arrondies que l'on appelle des chasse-roues ou chasse-moyeux. Leur fonction était de protéger le mur du passage des charrois.

Les commerces actuels dont l'Office de Tourisme, le Café, sont logés dans les communs, les granges et écuries des anciens bâtiments conventuels des 15^e et 16^e siècles.



Au 1^{er} étage, se tenaient les lieux de vie des frères convers (des laïcs qui n'ont pas prononcé de vœux et viennent travailler au couvent), constructions du 17^e siècle.

Une fontaine à balancier, – qui sert à pomper l'eau sans se fatiguer - y a été installée en 1822-1823, sur le puits des Augustins ; elle possède deux bassins et est classée Monument historique. Le mécanisme a été bloquée par mesure de sécurité ; en effet, les enfants s'en amusaient fréquemment. La fontaine est Monument historique depuis 1980.

Nous nous dirigeons vers le cloître du couvent des Augustins.

Nous y pénétrons en empruntant la porte percée, côté Ouest, en septembre 1831, dans le mur du cloître donnant sur la nouvelle Place de la Nation. La magnifique grille en ferronnerie, daté de 1739, provient de de l'enclos de la chapelle des Pénitents blancs de Gonfalons établie le long du sentier de Saint-Hippolyte (aujourd'hui disparue).

2. Le couvent des Augustins

• Histoire de sa construction



En 1317, le couvent est établi pour accueillir dix religieux, l'acte de fondation stipule que les moines sont autorisés à appuyer les bâtiments contre l'enceinte urbaine ; le couvent réutilise la clôture de la ville neuve sur 155 mètres, depuis la porte de la Loi jusqu'au chevet de l'église. Le couvent participe à la clôture et à la défense de la ville.

Fin du 14^e siècle, existaient **une partie du rez-de-chaussée du logis abbatial, sans doute un cloître gothique (dont les bases ont été retrouvées lors des fouilles archéologiques) et l'église conventuelle**, non orientée, puisque Sud-Nord, correspondant aux deux travées du chœur ainsi qu'à la dernière travée de la nef de l'église actuelle.

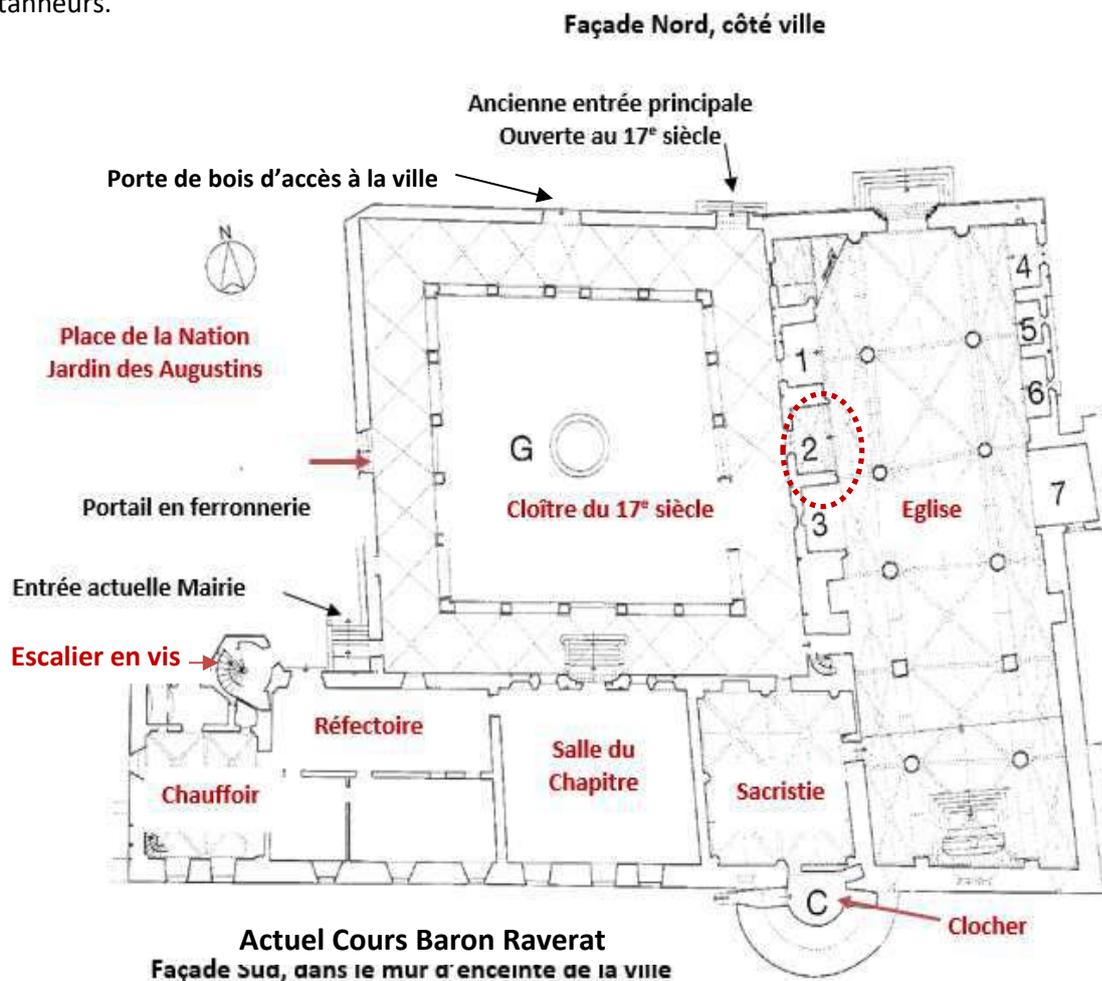
Entre le 14^e siècle et la Révolution, l'église et le cloître servent de cimetière aux moines et aux laïcs.

Les travaux d'agrandissement et d'embellissement, interrompus par les conflits armés, ont lieu jusqu'au 18^e siècle.

Au 15^e siècle, la générosité des paroissiens permettent de prolonger la nef de l'église de deux travées vers le Nord et de fonder six chapelles latérales ainsi que la sacristie ; un portail est ouvert vers la ville.

Le désaxement visible des vaisseaux reste mal expliqué ; peut-être est-il dû au rattachement de la chapelle des Adobeurs - *située dans le prolongement de la rue du même nom* – dont la construction est antérieure à l'extension de l'église ? Le nouvel édifice sert au culte paroissial de 1570 à 1647.

Son plan rectangulaire, ses trois vaisseaux de même hauteur et son chevet plat l'apparentent aux églises-halles. Le clocher est construit au-dessus d'une tour de défense, surélevée en 1508 ; il culmine à 40,50 mètres et domine alors un large fossé alimenté par le ruisseau qui longe le quartier des tanneurs.



A partir de 1547, les moines aménagent le logis abbatial, par l'adjonction d'un escalier en vis au Nord du chauffoir (escalier classé M.H. en 1967) puis entreprennent la réfection des pièces du logis et **la reconstruction d'un cloître classique, vers 1640**, après l'effondrement accidentel d'une partie des bâtiments. Un temps en pierres apparentes, les Monuments historiques le font très vite recouvrir d'un enduit comme il était lors de sa construction.

En 1639, les moines obtiennent l'autorisation de modifier le mur Sud (enceinte de la ville) et d'y percer de nouvelles fenêtres entraînant sans doute la surélévation qui a entraîné la destruction du chemin de ronde à gauche du clocher.

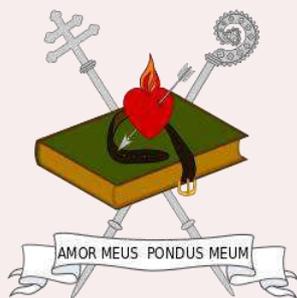
A savoir que ce couvent prévu pour accueillir quarante moines, n'en comptait que dix-neuf au milieu du 17^e siècle.

Les Augustins Un ordre mendiant

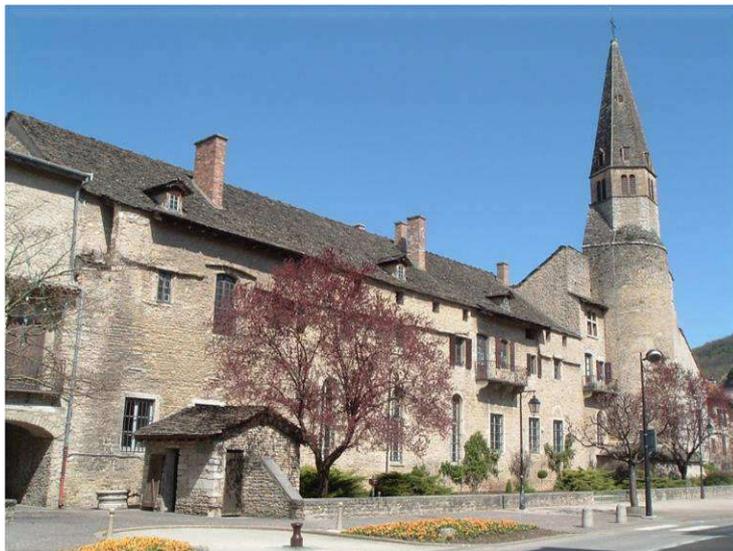
Créé au 13^e siècle, dans les mêmes temps que les ordres prêcheurs (ou Dominicains) et les ordre mineurs (ou Franciscains), **il organise une nouvelle forme de vie religieuse spécifiquement urbaine.**

Inspiré des ermites d'Orient, l'ordre, de droit pontifical, prône un retour à la pauvreté évangélique et la prédication par l'exemple. Les frères obéissent à la règle de Saint-Augustin.

Ils se distinguent des moines des monastères par le refus de la possession foncière et par un contact plus ouvert avec le peuple, en particulier des villes.



***"Ma pesanteur,
c'est mon amour"***
(Saint Augustin)



Façade Sud du Couvent des Augustins



Façade Nord : l'église, mur du cloître ouvert au 17^e siècle



Vue aérienne du cloître et des bâtiments conventuels

- **Le cloître**

Pour les moines, le cloître est un lieu de méditation, de détente et de passage.

Dès 1831, la galerie Ouest s'ouvre par la porte dite des Gonfalons, la galerie Nord ouvre sur la ville par un portail dont l'huissierie à tablette, percée d'un judas, porte un heurtoir en forme de dauphin.

Ses galeries, d'aspect sobre et austère, sont voutées d'arêtes.

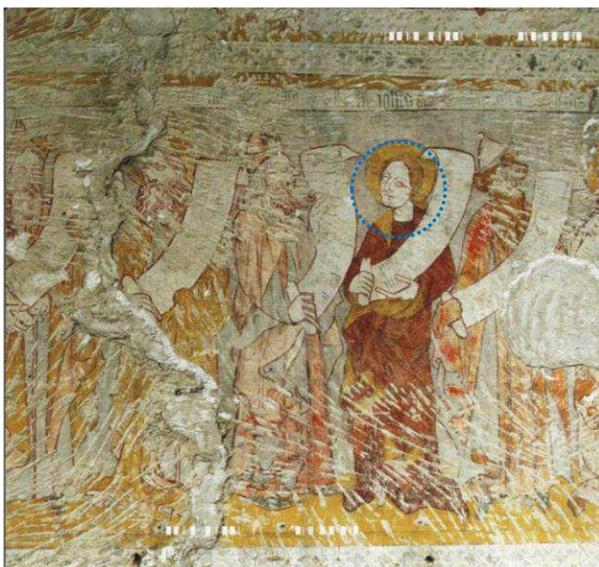


**Heurtoir dauphin de la porte
Côté Nord**

Le mur de la galerie Ouest porte des panneaux présentant l'ordre des ermites de saint Augustin et celui de la galerie Nord portent des

panneaux de présentation, des peintures de l'église, des travaux et des techniques de restauration, selon la démarche d'approche retenue alors, où l'on interprète, on essaie de deviner comment pouvait être tel contour de visage, puis on le dessine. Aujourd'hui, la démarche scientifique est de laisser en blanc ce qu'on ne connaît pas, sans aucune interprétation.

Ainsi, nous découvrirons que le visage de saint Jean est nettement moins précis, est plus simple dans les peintures de l'église ! Notre guide précise que le grand public apprécie la réinvention car elle rend les peintures lisibles et accessibles à tous.



**A gauche, peinture reconstituée du cloître et à droite, la peinture originelle de l'église
Cerclé de bleu, le visage de saint Jean**

Une chapelle haute, la chapelle du Rosaire, contemporaine du cloître s'élève au-dessus des voûtes de celui-ci.

Au fond de la galerie Sud, près de la chapelle, nous remarquons une porte d'accès à une petite pièce, actuelle sacristie ; la question se pose encore de savoir si ce n'était pas à l'origine la salle du chapitre, car la vie d'un monastère se déroulait du sacré vers le commun ?



Un escalier rachète la différence de niveau entre la galerie Sud et la salle du Chapitre, maintenant aménagée en salle du conseil municipal et que nous verrons en fin de visite.

Le 1^{er} étage logeait les cellules des moines, chacun sa cellule. Les petites fenêtres d'origine – dont les murs portent encore la trace - ont été agrandies au 17^e siècle en fenêtres à anses.

Les toits en pierre, dits couvrures

D'une pente d'environ 40°, ces toits pèsent en moyenne 400 kgs par m².

Les dalles ou lauzes - pierres traditionnelles de l'Isle-Crémieu – sont supportées par une charpente en chêne et sont posées directement sur un voligeage non jointif, et callées de petites pierres.

De 2 cm d'épaisseur sur 50 à 70 cm de côté, elles se chevauchent – sur plusieurs couches - afin d'assurer l'étanchéité du toit et font saillie sur le pignon.

Cette technique de pose provoque un adoucissement des noues (ou lignes de rencontre de deux pans de toiture formant un angle rentrant, **cf. arrondi de toiture photo de droite**).

Des lauzes posées à plat recouvrent le faîtage.

A savoir que ce type de toits sont attestés sur le site de Larina, tout proche, dès le 6^e siècle.

Lorsque ce matériau était utilisé pour la couverture des toits, les carrières de lauzes – pierres calcaires - ont été nombreuses en Isle-Crémieu (une trentaine sur le seul plateau de Châtelans). La taille réduite des gisements et leur dispersion pourrait expliquer celle des carrières.



Notre attention se porte sur une fenêtre dans un arrondi avec traces de peintures et fleurs de lys que nous devinons.

Au-dessus des galeries, autrefois peintes, s'étend de remarquables toitures couvertes de lauzes, comme l'étaient toutes les habitations de la région.

Nous observons **la jonction en arrondi, des toits entre la chapelle haute et la galerie Sud** (cf. photo ci-dessus et encart); en effet lorsque deux toitures de lauzes se rejoignent il ne peut y avoir de césure nette comme une toiture en tuiles, seul l'arrondi évite l'infiltration des eaux pluviales sous les pierres.

De nos jours, les lauzes, trop chères ont été abandonnées dans les toitures.

Le savoir-faire est en voie de disparition et il ne subsiste que quelques filons sur le plateau de l'Isle-Crémieu ; pour la

réfection de la toiture de l'église l'entreprise française en charge a fait appel à de la main d'œuvre slovaque qui a le savoir-faire et est moins onéreuse.

Au sol, le pavage comporte de nombreuses dalles funéraires provenant de l'église, enlevées lorsque le sol de celle-ci a été refait en ciment, en 1882.

Sur ces pierres funéraires, on retrouve le symbole des Augustins (**le cœur surmonté d'une croix**) ou de différents métiers ; une dalle, **aux initiales A.G., est gravée d'un couteau à**



Les enduits du Moyen Age

Le Moyen Age, en tant que période de l'histoire, est assez récente, puisqu'il ne date que du début du 19^e siècle (auparavant, ce que nous appelons le Moyen âge n'avait pas de nom et était compris dans l'histoire moderne).

Il s'agit de la période de notre histoire qui dure plus de 1000 ans et qui se situe entre la fin de l'Empire romain d'Occident en 479 et la découverte de l'Amérique en 1492. On a appelé cette période le Moyen Age, c'est-à-dire un âge moyen, car on la considérait comme une époque peu intéressante faisant **la transition** entre deux âges d'or que sont, l'époque romaine, **l'Antiquité** et l'époque de **la Renaissance**. On a même évoqué qu'il s'agissait "**d'une nuit de mille ans**" !

De nombreux textes prouvent que, dès l'origine, **les murs des bâtiments du Moyen Age, étaient protégés d'un enduit**, mortier de chaux et de sable fin ou plus souvent de plâtre, qui cachaient les imperfections d'une construction grossière en moellons, pierres cassées, cailloux roulés, etc. à l'intérieur et à l'extérieur. On y traçait parfois des joints dessinant un faux appareil, sur les murs, sous les voutes, le long des fenêtres.

Aux 10^e et 11^e siècles, on construira en pierres de taille, lorsque "*la terre, secouant sa vieillesse, se couvrira d'un blanc manteau d'églises*", selon l'expression du moine Raoul Glaber en 1002-1003, on conservera les traditions anciennes et l'on passera un enduit sur l'appareil de pierres taillées comme on l'avait fait sur les moellages et sur les appareils de médiocre qualité.

pie, outil servant à parer le cuir et utilisé en bourrellerie et ganterie.

Pour mémoire :

Depuis le Moyen Age, l'âme d'un corps placé dans l'église est supposée aller plus vite et plus près de Dieu au paradis ; ceci moyennant finance, les places les plus proches du cœur étant les plus chères.

On y retrouve les prieurs et les riches personnalités ayant fait des legs ou des donations à l'église.

Les corps sont enterrés sous les dalles du pavement de l'église ; les familles aisées peuvent faire construire une chapelle sur les côtés, à l'intérieur d'une église, chapelle dédiée à un saint protecteur, et où sont ensevelis les membres de la famille ; l'ornement de ces chapelles reflète la gloire et la richesse des familles.

Un édit de 1776 interdit les inhumations dans les églises pour des raisons de salubrité, mais cet édit n'est pas totalement respecté ; depuis 1950 seuls les archevêques ont eu le droit d'être enterrés dans une église ou cathédrale.

Katarina précise que certains accès murés étaient dissimulés par l'enduit revêtant les murs ; une couche passe par-dessus l'autre et nous fait ainsi passer du 14^e au 17^e siècle !

Cette alternance sera plus lisible à l'intérieur des bâtiments.

Nous ressortons sur la place de la Nation pour la visite des actuels lieux dédiés à la Mairie.

• **Le logis abbatial**

La tourelle extérieure avec ses fenêtres à meneaux est construite en 1547, pour y loger l'escalier en vis menant aux cellules des moines et à l'infirmerie.

Au-dessus de la porte d'accès, les armoiries datées de 1547, ont été martelées à la Révolution française; les anges ont également été décapités.

A la Révolution, la commune achète l'abbaye. L'église devient paroissiale Saint-Jean-Baptiste.

Le rez-de-chaussée du logis abbatial accueille la Justice de paix jusqu'en 1960 et les services municipaux.

L'étage est affecté à la cure.

Le corps de bâtiments Sud-Ouest, d'abord réservé à la gendarmerie, est converti en logements sociaux en 1964



Comme vu précédemment, le jardin du couvent devient place de la Nation et les dépendances élevées à l'Ouest et au Sud sont vendues à des Crémolans qui les transforment en logements.

Le vitrail au-dessus de la porte d'entrée arbore en son centre le blason de la ville aux couleurs du Dauphiné, l'or et l'azur.

Nous pénétrons dans la Mairie; le dallage porte une pierre tombale "aux ciseaux".

Une photo aérienne de Crémieu illustre les propos précédents de notre guide. On distingue la vieille ville (12^e-13^e siècle) construite sur la colline Saint-Laurent et la ville neuve lotie au 14^e siècle avec les tracés rectilignes de la rue du Four-Banal, et surtout de la Grande-Rue (actuelle rue Lieutenant-Colonel Bel) et de la rue Porcherie, menant à la halle. A gauche, tour du prieuré Saint-Hippolyte.



❖ Les bâtiments conventuels, chauffoir, salle du Chapitre et réfectoire

Les bâtiments conventuels, construits selon un plan courant, abritaient le chauffoir, le réfectoire et la salle du Chapitre.

A chaque extrémité du hall d'entrée actuel, des portes donnent accès, à gauche, à la salle du Chapitre et à droite, à l'ancien chauffoir des moines

Nous pénétrons dans l'ancien **chauffoir**. Cette pièce avait pour fonction de chauffer le couvent et aussi de préparer les repas qui étaient servis dans le réfectoire. **Il s'agit en fait de la cuisine.**

Construite dans la première moitié du 16^e siècle, **la pièce est couverte de quatre croisées d'ogives¹** retombant sur un pilier central, appelé pilier palmier en raison de sa ressemblance avec le palmier.

Chaque clef de voûte est différente : face à l'entrée, sur la première figure un blason martelé à la Révolution, une deuxième est en forme de chou, puis nouveau blason effacé sur une troisième, la quatrième, près de la cheminée est décorée de quatre têtes d'angelots, de motifs de rubans et de couronnes. Les blasons ont vraisemblablement été offerts par des nobles crémolans en remerciement des prières des moines.



Clef de voûte ornée d'angelots et rubans



Vue générale de l'ancien chauffoir
Pilier palmier, cheminée monumentale et passe-plats

La pièce loge, à gauche de l'entrée, **une cheminée monumentale** ajoutée contre le mur Est en **1606** (date gravée sur le manteau).

Les deux fenêtres percées dans le mur Sud et la porte donnant sur la Place de la Nation sont de l'époque de l'affectation de la pièce à la Justice de paix.

Notre guide souligne que cette pièce a un temps été attribuée au 15^e siècle et vue comme une chapelle en raison de ses nervures (anciennement appelé ogives).

Au milieu de rajouts du 17^e siècle, Il y avait encore une autre cheminée, beaucoup plus petite, derrière une plaque en fonte.

Malgré les divers aménagements et ouvertures, on peut observer un emplacement, creux et sculpté de jolis décors, qui n'est autre que celui d'un passe-plat.

¹ Les ogives sont les arcs en diagonales situées à l'intersection des voûtes.

Nous arrivons maintenant dans la salle du conseil municipal, salle des mariages et des réceptions mais aussi **ancienne salle capitulaire ou lieu de réunion du Chapitre.**



Depuis l'extérieur, notre guide a évoqué qu'à l'origine, cette salle capitulaire s'ouvrait sur le cloître par trois ouvertures en arcs brisés. Elles furent bouchées fin 18^e siècle, début 19^e siècle. Des travaux de restauration ont permis de les remettre en évidence ; elles se distinguent aujourd'hui sur le mur à gauche de l'entrée.

Cette triple ouverture était censée symboliser la trinité chrétienne : le Père, le Fils et le Saint-Esprit qui était très importante dans la spiritualité et l'iconographie augustinienne.

Le sol était différent puisqu'on a rajouté l'escalier d'accès extérieur ; le sol a été réhaussé en se servant des pierres à disposition.

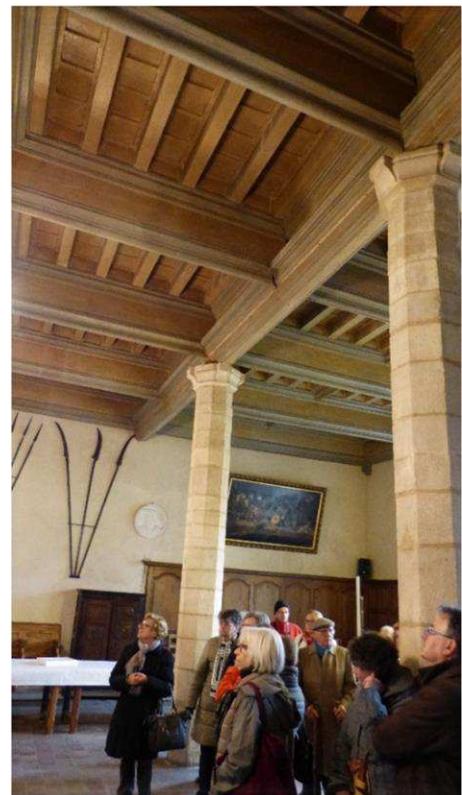
Nous observons des départs de colonnes, qui sous-entendent l'existence de voûtes d'ogives, datant sans doute des 16^e ou 17^e siècles. Il y aurait eu un incendie dont on n'en connaît pas la date exacte car les archives sont incomplètes. Est-ce en lien ou non avec cet incendie ?

Le plafond à caisson² dit plafond à l'italienne, n'est pas d'origine, il a sans doute été installé a posteriori. Il offre une structure compartimentée : la poutre centrale moulurée, recoupée par des solives, repose sur des colonnes hexagonales qui ne sont pas alignées. Ce type de structure compartimentée, ici en bois, mais qui pouvait être en pierre, est revenu à la mode au début de la Renaissance ainsi qu'à l'époque baroque et a connu une large diffusion dans l'architecture néo-classique.

Des stalles de chêne du 17^e siècle témoignent encore de la fonction première de la pièce comme salle capitulaire.

Pour mémoire :

*Les stalles ou rangées de sièges liés les uns aux autres comportent chacune une petite console fixée à la partie inférieure du siège pliant, appelée **la miséricorde** ou encore **patience** ou **crédence**, qui permet*



² Le plafond à caisson est constitué de compartiments de forme carrée, rectangulaire ou octogonale et répartis régulièrement.

La salle du Chapitre

La salle capitulaire ou salle du chapitre est la pièce communautaire la plus importante de la vie monastique.

Capitulaire vient du mot latin *capitulum*, qui veut dire tête ou chapitre car **c'est ici qu'est lu chaque jour** par les moines **un chapitre de la règle de saint Augustin** de façon à connaître les règles du couvent.

Toutes les décisions concernant les affaires courantes y sont prises ;

- Les questions touchant **l'organisation matérielle** du couvent ; avant toute décision, chacun peut donner son opinion, à l'origine de l'expression "*avoir voix au chapitre*".
- **L'admission au noviciat** comme **les vœux définitifs** d'engagement dans la communauté,
- **L'élection des abbés,**
- **La réception des hôtes de marque,**
- **Les questions de discipline** communautaire ; on s'y accuse de manquements, **ce qui donna "le chapitre des coupes"**. L'abbé réprimandait les religieux en plein chapitre, **d'où l'expression "se faire chapitrer"** et par extension réprimander quelqu'un. Le réprimandé pouvait même perdre sa voix au chapitre.

Cet espace est donc le **centre de la vie des moines** et est le **pendant de l'église**.

Ainsi, l'église correspondrait au **sens vertical de la relation à Dieu**, *c'est-à-dire relations spirituelles et construction tout en hauteur*, alors que **la salle capitulaire** correspondrait au **sens horizontal de la relation à Dieu**, *c'est-à-dire les relations sociales et temporelles*.

Son aménagement est identique à celui du chœur de l'église ; une ou deux rangées de stalles placées le long des murs encadrent le siège de l'abbé, au centre. Au milieu de la salle, un lutrin reçoit le livre pour la lecture, notamment la règle de saint Augustin.

La salle capitulaire est ouverte sur le cloître, en contrebas de quelques marches et est située à proximité immédiate de l'église.

Les frères convers, qui n'ont pas droit au chapitre, y assistaient depuis l'extérieur, le cloître, à travers les grandes fenêtres.

au moins de prendre appui sur elle lorsqu'il se tient debout et que son siège est relevé, cela donne l'impression d'être toujours debout.

A Crémieu, les stalles de la salle capitulaire sont simples et sans décor.



Stalles de la salle capitulaire

Beaucoup d'objets ont été rapportés dans cette salle, devenue salle des mariages et des réceptions de la mairie.

Notre guide souligne que lors de la cérémonie du mariage, les futurs mariés sont assis sur des pierres tombales et assure que Crémieu est bien la seule mairie à avoir cette particularité !



Armure de défense, lances et faux coupe-jarret

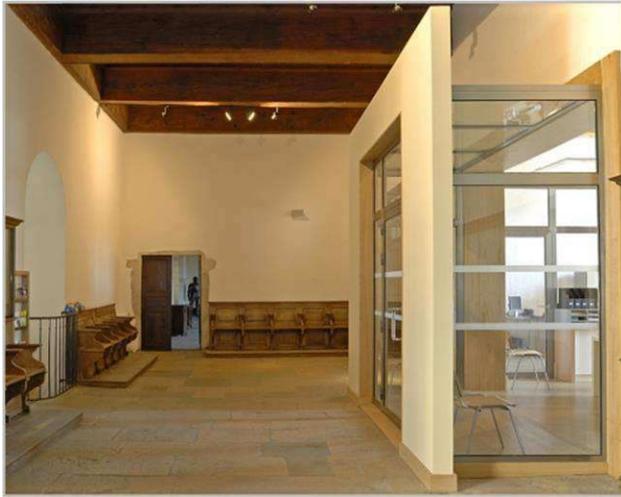
On remarque sur le mur en face de l'entrée, **la présence de lances et de faux retournées** qui étaient les armes de la paysannerie à la Révolution. Ces faux servaient à sectionner le jarret des chevaux afin de priver le cavalier de sa monture et de le capturer pour obtenir une rançon ; s'il était blessé et demandait miséricorde, celle-ci lui est accordée ou non – *dans la négative, on soulevait son heaume et on l'égorgeait* - !

Une armure complète de chevalier illustre les propos précédents ; il s'agit d'une armure

défensive dans laquelle le chevalier étouffait littéralement et était vulnérable en cas de chute de cheval car l'armure pesait 35 kg, voire plus et l'empêchait de courir.

Des grands tableaux sont accrochés aux différents murs ; ils ont été peints et donnés par Claude-François Sornin, un ancien propriétaire du Château delphinal.

Un médaillon représentant le roi François I^{er} rappelle son passage à Crémieu à plusieurs reprises. Au plafond ont été accrochés **les lustres provenant de l'église.**



Ancien réfectoire des moines

Sur le retour, passage dans **l'ancien réfectoire des moines**, partagé en deux pour y installer les bureaux de la Mairie et la salle d'attente ; au 18^e siècle, le mobilier comprend des stalles ainsi qu'une chaire destinée à accueillir un lecteur.

La pièce conserve un magnifique plafond à la française qui n'est pas d'origine selon le dernier architecte des Monuments historiques.

On a longtemps cru que ce plafond était en chêne ; en fait, il serait en résineux, en raison des nœuds et des fissures, mais sans qu'on puisse en affirmer l'essence. Autre mystère ?

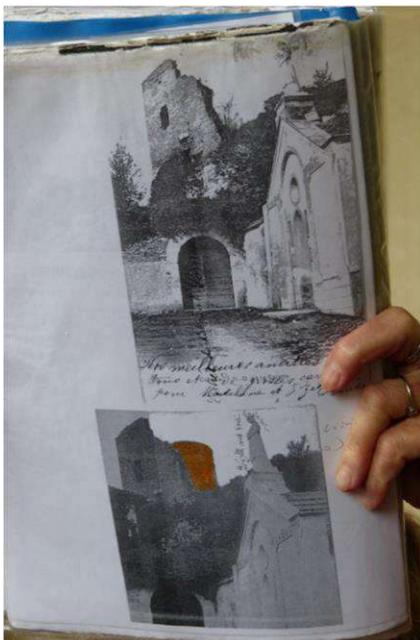


Accessible depuis le perron de la mairie par l'escalier à vis, l'étage, occupé maintenant par le presbytère, conserve la disposition d'origine ; un long couloir central, couvert d'un plafond à grosses solives faiblement moulurées, distribue les anciennes cellules des moines.

Nous visiterons en fin de matinée, l'église Saint-Jean-Baptiste, ancienne église abbatiale.

○ **Au fil des rues jusqu'à l'ancien couvent des Visitandines**

Au débouché d'une rue, **vue sur le château delphinal** qui porte des éléments rajoutés au 19^e siècle, les faux-machicoulis, la tour de style néogothique et la fenêtre à meneaux du donjon médiéval en lieu et place de l'ouverture simple, comme le montrent les gravures d'avant la réhabilitation et tel que l'ont vu fin du 18^e siècle, les peintres paysagistes autour de Corot, ainsi que les voyageurs, excursionnistes et amateurs de pittoresque.



Au 17^e siècle, quand les châteaux sont démantelés, celui-ci, déjà en état d'abandon, est épargné et sert de carrière de pierres pour construire entre autres le couvent des Visitandines.

La restauration (façade Sud et Ouest) a été faite en 1904 dans le style néogothique en vogue (*cf. encart page suivante*).

A cette époque, beaucoup de bâtiments crémolans ont été remodelés pour les rendre plus gothiques dont la tour de guet du rempart

De gauche à droite :

Le château avant et après sa restauration au 19^e siècle

qui fut dotée de faux machicoulis.

Nous passons rue **du four banal**.

Vers Côte Fauchet, la **façade d'une remise**, restaurée récemment, est ornée d'une fenêtre des 13^e – 14^e siècle, provenant du château delphinal ; la fenêtre seule est classée Monument historique.



A souligner que le remplacement de la colonnette centrale par un meneau profilé fait partie des améliorations fonctionnelles apportées par le 14^e siècle dans le système de fermeture de la baie.

Plus loin dans la rue, la présence d'une statue de Saint-Joseph en pierre, au-dessus d'une porte d'entrée à panneaux moulurés,



Quelques mots sur le style néogothique

Né fin des années 1740 en Angleterre, le mouvement architectural néogothique ou Gothic Revival, vise à faire revivre des formes médiévales en réaction aux styles classiques dominants de l'époque. Il émerge véritablement au 19^e siècle.

La France apparaît assez tard sur la scène du néogothique en raison des guerres napoléoniennes, ainsi que du goût prononcé de l'empereur Napoléon I^{er} pour le néoclassicisme du style Empire.

Le style néogothique français a ses racines dans l'architecture gothique médiévale, née en France au 12^e siècle, avec la construction de la basilique Saint-Denis et la cathédrale Saint-Étienne de Sens.

La Restauration des Bourbons permet à de jeunes architectes de s'exprimer dans le néogothique. Ainsi, les architectes, Jean-Baptiste Antoine et Eugène Viollet-le-Duc en sont les précurseurs ; ils travaillent sur différents chantiers - *cathédrale Notre-Dame de Paris et la Sainte-Chapelle à Paris notamment* - .

S'agissant de Viollet-le-Duc, architecte de premier plan, il restaure complètement certaines constructions, outrepassant souvent leur stade original d'avancement, ce qu'il justifie en déclarant :

“Restaurer un édifice, ce n'est pas l'entretenir, le réparer ou le refaire, c'est le rétablir dans un état complet qui peut n'avoir jamais existé à un moment donné”.

Certains monuments, s'ils furent sauvés, furent donc irrémédiablement modifiés ; la cité fortifiée de Carcassonne, le château de Pupetières en Nord-Isère.

Entre 1863 et 1872, Viollet-le-Duc publie ses *Entretiens sur l'architecture*, ensemble de plans audacieux et avant-gardistes pour des constructions qui combinent le fer et la maçonnerie. Ces projets ne sont jamais réalisés mais ils influencent plusieurs générations de dessinateurs et architectes, notamment Antoni Gaudí.

L'intérêt pour le mouvement néogothique, appelé aussi **“Renaissance gothique”** ou le gothique retrouvé, s'est développé et s'est répandu rapidement en Europe, en Amérique du Nord, au Canada, en Australie.

De nombreuses églises sont ainsi édifiées en néogothique au 19^e siècle et le seront jusqu'en 1930. La première église néo-gothique de France, la basilique Saint-Clotilde de Paris, a été inaugurée en septembre 1846 et consacrée le 30 novembre 1857.

Il y a peut être eu davantage d'architectures gothiques construites aux 19^e et 20^e siècles que de structures gothiques authentiques de la fin du Moyen Age et de début de la Renaissance.

désigne cet hôtel du 17^e siècle comme ayant abrité **l'ancienne cure de la paroisse Saint-Jean**.

Nous empruntons la Côte Chausson, où se trouve la brasserie des Ursulines, située au sein de l'ancien couvent des Ursulines, du 17^e siècle.



Puis rue du Marché Vieux, et arrivée à l'actuel E.H.P.A.D., résidence Jeanne de Chantal, ancien Couvent des Visitandines ; nous sommes attendus par Michèle, qui nous contera l'histoire du lieu et nous guidera dans la visite.

○ **L'ancien couvent des Visitandines**

L'histoire des Visitandines commence en 1610 quand est fondé l'ordre de la Visitation Sainte-Marie, par Jeanne Françoise Frémyot de Rabutin, veuve du Baron de Chantal et François de Sales.

❖ **Sainte Jeanne- Françoise de Chantal (1572-1641)**

Orpheline de mère depuis l'âge de 18 mois, elle est élevée par son père Bénigne Frémyot, président à mortier au Parlement de Bourgogne, issu de la noblesse de robe, qui lui donne une solide éducation puis la marie dans la noblesse d'épée en 1592 à Christophe de Rabutin, baron de Chantal.

Le couple, très uni, a six enfants dont le père de Madame de Sévigné, la célèbre femme de lettres.

Hélas, en 1601, son époux est mortellement blessé à la chasse, par un cousin.

L'ordre de la Visitation devient un ordre cloîtré

Dès 1614, François de Sales ne parvient pas à surmonter les objections du cardinal de Marquemont, archevêque de Lyon, et accepte, bien malgré lui, la stricte clôture papale pour ses religieuses.

Sa vision avait été de fonder :

"Une simple congrégation de femmes sans vœux perpétuels, non cloîtrées, actives, ouvertes à toutes les personnes, infirmes, voire malades ; afin de s'occuper à l'extérieur des pauvres, des malades et des indigents. La rigueur de cet institut impliquerait une vie spirituelle développée, avec pour corollaires l'obéissance, la complaisance mutuelle, la douceur, le respect des règles fondées sur l'humilité, la chasteté, la pauvreté."

De 1615 à 1616, il rédige donc les Constitutions de l'Ordre et fait de la Visitation un Ordre cloîtré.

Ces constitutions seront approuvées par une bulle papale d'Urbain VII du 27 juin 1625.



Après une période de deuil marquée par la rancune et le désespoir, se sentant appelée par Dieu, elle se met à la recherche d'un guide spirituel. Elle fait vœu de "ne point se marier", et après avoir établi ses enfants, elle se consacre tout entière à des œuvres de charité. Le 5 mars 1604, elle rencontre, François de Sales, évêque de Genève en résidence à Annecy (Genève étant la Rome des réformés), venu à Dijon pour prêcher le carême devant une foule de notables attirés par sa réputation de grand prédicateur.

Jeanne de Chantal remarque sa douceur et reconnaît en lui le maître spirituel dont elle a besoin, ce qu'il accepte de devenir.

Ce fut une rencontre décisive et le début d'une grande amitié intellectuelle.

En 1610, libérée de ses obligations familiales, elle rejoint François de Sales dans son diocèse et sous sa direction spirituelle fonde à Annecy (dans les Etats des Ducs de Savoie), une nouvelle congrégation, l'ordre de la Visitation Sainte-Marie.

Les religieuses ont comme tâche principale la visite des malades et des pauvres et les reconforter (d'où leur nom de Visitandines).

Cette présence de religieuses dans les rues et taudis, souvent mal famés d'Annecy (soit, dans le monde) est mal perçue par les autorités ecclésiastiques en pleine contre-Réforme.

❖ **La Fondation des Visitandines de Crémieu**

Après Annecy, les fondations se multiplient à raison de trois ou quatre par an et à chaque fois, c'est Jeanne de Chantal qui s'en charge.

En mai 1627, à la demande et aux prières de Madame La Poype-Saint-Jullin, épouse du seigneur de Saint-Jullin, Crémieu et Montagnieu, et de sa mère, Jeanne de Chantal cède à l'idée de créer à Crémieu une 28^{ème} maison. Elle arrive en pleine épidémie de peste, ce l'oblige à retarder ses projets.

Elle est hébergée par des familles nobles de la région et revient à Crémieu dès la fin de l'épidémie.

Au départ, ce sont sept à huit religieuses qui vivent dans une petite maison louée, dans une grande pauvreté car l'argent manque. Elles sont très vite rejointes par des jeunes filles de bonnes familles de la région, bien dotées et la situation s'améliore.

Outre la maison, elles disposent d'une chapelle, peut-être celle qui sera dédiée plus tard à saint François de Sales.

Rappelons que la majorité des visitandines est issue de bonnes familles, elles ont souvent reçu une éducation plus poussée que le reste de la population, dans laquelle l'illettrisme est encore important. Certaines ont même bénéficié d'une formation éclectique.

En revanche, les sœurs d'origine plus modeste ne sont pas toutes alphabétisées. Les communautés s'en accommodent néanmoins, les besoins n'étant pas les mêmes selon les charges exercées.

La construction du couvent débute en 1632, par les corps de bâtiment Ouest et Nord. Les étages abritent entre-autre, les cellules des religieuses.

En 1644, les religieuses obtiennent du roi la permission d'utiliser les matériaux provenant des ruines du château delphinal.

Cette orientation apostolique sera abandonnée en 1615 et la clôture progressivement imposée.

En 1622, au décès de François de Sales, Jeanne de Chantal porte seule la gestion des maisons existantes.

A son décès en 1641, l'ordre de la Visitation comporte, 87 monastères dans toute l'Europe. Aujourd'hui, il regroupe 3 500 visitandines dans 135 couvents répartis à travers le monde. Sainte Jeanne de Chantal fut canonisée par le pape Clément XII en 1767.

L'église de la Visitation est achevée en 1667, et le corps de logis oriental en 1682. Cette église dont reste quelques vestiges fut abandonnée puis ruinée (cf. photo ci-dessous, le clocher couvert d'un dôme carré est un des vestiges de l'église conventuelle).

Saisi comme bien national en 1792, le couvent est partagé en plusieurs lots et son mobilier vendu aux habitants de Crémieu et alentour, y compris la pharmacie et ses boiseries.

En 1823, la municipalité acquiert une partie du logis oriental pour y transférer l'hôpital, auquel est annexé le Refuge des vieillards, en 1864.

Les bâtiments du couvent lui sont peu à peu attribués et une chapelle attenante est construite par l'architecte lyonnais Pierre Richard dès 1882 ; elle fut ouverte au culte en 1887.



Vue d'ensemble du couvent

A droite, corps de bâtiment de 1682

Dans le jardin en terrasse, petite chapelle

Saint-François de Sales

Elle s'élève à l'arrière du clocher de l'église conventuelle citée plus haut. Restaurée en 1987, des offices s'y tiennent régulièrement.

Actuellement E.H.P.A.D., Résidence Jeanne de Chantal, les lieux conservent les galeries du cloître, un escalier monumental du grand siècle et l'ancienne pharmacie des religieuses.

Le bâtiment est en partie inscrit M.H. en 1983.

On sait peu de choses sur les Visitandines de Crémieu, si ce n'est que le premier élan consiste à visiter les malades, que chaque mois elles doivent rendre des comptes, par des lettres circulaires, à la fondation-mère d'Annecy, qu'à une certaine époque, elles ont reçu une vingtaine de pensionnaires – *des dames de la bourgeoisie et de la noblesse, assez fortunées, qui viennent s'y faire soigner, 15 jours voire un mois au plus et s'en retournent chez elles ou bien encore qui viennent y finir leurs jours* - .

❖ L'apothicairerie des Visitandines

L'ancienne pharmacie des Visitandines est située au rez-de-chaussée de l'aile orientale du couvent. Elle possède des boiseries en noyer datées de 1715, classées Monuments historiques.

- Son histoire

Parmi les informations recueillies par Michèle à Annecy, nous apprenons que la religieuse en charge de l'apothicairerie, dont on ne connaît, ni le nom, ni le prénom, a commandé les boiseries avec ses "gains" (dot ou vente de médicaments ?), pour une salle du couvent, proche de l'infirmerie.

Cela est tout à fait plausible, car à la même époque à Lyon, des apothicaires de la ville attaquent en justice des religieux pour concurrence déloyale.

Les boiseries sont semblables à celles, de la même époque, des Hôtel-Dieu de la Bourgogne voisine.

Mais cette apothicairerie est unique, c'est l'apothicairerie d'un couvent de religieuses.



Carte des apothicaireries (marquées d'un pot bleu)

Pas de documents à disposition, car lorsqu'elles sont chassées des lieux à la Révolution, elles se sont dispersées et on ignore même où elles sont allées.

A souligner que les recherches entreprises auprès de la responsable des archives du Monastère de la Visitation d'Annecy ont été vaines ; l'accès aux documents a été très limité !

Même à Moulins où se tient le musée des Visitandines, il n'y a pas d'informations.

Les archives de l'hôpital de la Charité à Lyon, rapportent le témoignage d'une jeune fille qui demandant à y rentrer comme soignante, se référait de son travail chez les Visitandines de Crémieu pour attester de ses qualités ; ce qui signifie que les religieuses crémolanes étaient connues et renommées dans la région.

Outre les soins apportés à leurs pensionnaires, les religieuses doivent aussi assurer les soins aux religieuses elles-mêmes ; elles furent jusqu'à trente.

L'apothicairerie était-elle une sorte de médecin, de pharmacien ou en avait-elle les connaissances, avait-elle des jeunes filles en apprentissage ?

A la Révolution, des témoignages attestent de la fabrication de médicaments en ce lieu.

Le 26 septembre 1792, un inventaire des biens est dressé ; y sont recensés :

« Deux alambics, grand et petit, 5 petits chaudrons, un emplâtrier, des bassins, mortiers, trois balances, cinquante pots ou cruches de faïence, quarante-cinq bouteilles, soixante *figuettes*, une fontaine et sa cuvette, une seringue pour prêter aux pauvres gens.

Vingt orangers en pots, 6 myrtes¹ en pots, dans le jardin.

Des livres traitant de médecine et un petit squelette ».

Le bâtiment est décrit comme comprenant, *“au rez-de-chaussée, une laiterie, une orangerie, un banc servant pour la préparation des médicaments pour la pharmacie”*.

Une ouverture permettait la communication de cette sorte de “pièce aux drogues” avec l’apothicairerie qui était un lieu de prestige, destiné à l’accueil des personnes, la présentation et le pesage des médicaments.

Rappelons qu’au 19^e siècle, la pharmacie englobait, tout à la fois, médicaments, cosmétiques et parfums !

Tout n’était pas préparé en ce lieu, beaucoup de produits venaient de Méditerranée, voire plus loin ; il fallait acheter chez les grossistes - *dont les pruneaux consommés en très grosses quantités au 19^e siècle* -.

On sait également que les pharmaciens de Crémieu se plaignaient de la concurrence faite par l’apothicairerie des religieuses.

Il y avait aussi un jardin des simples. Un beau jardin a été installé vers les futures résidences séniors, à l’ancien emplacement de celui des religieuses.

- Visite des lieux

Les boiseries avaient été vendues en 1793 à un apothicaire de la région.

En 1859, à l’arrivée des religieuses de la Providence de Corenc, un mur entier des boiseries est racheté à son propriétaire ; elles sont reposées et complétées par des panneaux faits à l’identique.

De ces travaux date également la niche abritant une fontaine de style néo-classique, en tôle peinte qui rappelle qu’au 19^e siècle, on se soucie d’hygiène. On remplit la fontaine d’eau et on se lave les mains en actionnant son robinet.

Le meuble des boiseries s’organise en cinq travées rythmées de pilastres cannelés.

La pièce possède un plafond daté de 1862 dont les solives sont peintes en bleu sur fond blanc et décorées de rinceaux peuplés d’oiseaux, de serpents et de vases pansus ; ces derniers sont ornés de vues des principaux monuments de Crémieu, tels, Saint-Hippolyte, la halle ou l’abbaye des Augustins (cf. photos page suivante).



¹ Les feuilles de myrte séchées sont appréciées pour leurs vertus antibactériennes. Elles permettent de lutter contre les troubles urinaires ainsi que les problèmes intestinaux.



Détail d'un rinceau du plafond
Portant un vase orné des halles de Crémieu



aux noms évocateurs – myrrhes, racine de garance, cannelle de Chine, etc.-.

Les nombreux tiroirs, portant des inscriptions en français, gardent bien à l'abri les plantes, les épices, extrêmement chers à l'époque, qui servent à la pharmacopée. Ce sont ainsi, de la racine de colombo, de la quinine, des feuilles de coca, du poivre, de la Datura ; certains sont toxiques et nécessitent un dosage précis des principes actifs et l'usage de tous petits poids de pesée



Les niches et les étagères logent des centaines de pots en faïence des 16^e, 17^e et 18^e siècle portant des inscriptions latines et de pots à pharmacie en verre du 19^e siècle ; tous contiennent des substances



Que soigne-t-on alors avec les plantes ?

- **Digestion** : graines de lin, chicorée, romarin, rhubarbe, sans compter les pruneaux consommés en grande quantité, etc.
- **Nerfs** : guimauve, fleurs d'orangers, pavot, chanvre indien, camomille romaine..
- **Bronches** : réglisse, lichen d'Islande, bourgeons de pin,, noix muscade, jujube...
- **Cœur** : digitale, myrrhe, valériane, cannelle..
- **Anémie** : patience, carbonate de fer
- **Troubles féminins** : salsepareille, armoise, grande camomille
- **Infection** : absinthe, capucine, citronnelle...
- **Douleurs** : reine des pré

Le saviez-vous ?

Avant que le sucre devienne commun, on ne l'employait guère que comme remède.

Un apothicaire sans sucre était un apothicaire dont la boutique était mal fournie. Cette façon de parler s'applique à tout marchand qui n'est pas bien assorti !

Ce n'était pas le cas de l'apothicaire des Visitandines de Crémieu !

Dans une niche, une statue de Saint-Roch avec son chien ; saint invoqué contre la peste.

Michèle présente quelques pots rares en faïence :

Le développement de ce type de pot de pharmacie tire ses racines du Proche et Moyen-Orient, à l'époque des conquêtes islamiques. Les pots émaillés furent introduits en Italie par les commerçants hispano-mauresques à partir du 13^e siècle. Les premiers exemples italiens furent produits à Florence au 15^e siècle.

Les pots Albarelli du 16^e siècle (*petits pots en italien, ce mot viendrait de l'arabe albirmil, duquel dérive également le mot baril*). Ce type de pots a été réalisé en Italie de la première moitié du 15^e siècle jusqu'à la fin du 18^e siècle et au-delà. C'est la forme la plus répandue des pots à pharmacie.

Leur étranglement les rend faciles à saisir.

Ils étaient conçus à l'origine pour contenir épices et confitures puis servirent à conserver des drogues solides, des onguents et des baumes.

Plusieurs pots canon du 17^e siècle : nom donné en raison de leur forme, avec inscription et petite gorge sur le haut pour pouvoir fermer.

La photo de celui de droite est à décors de faux godrons, fréquent sur les faïences lyonnaises de fin 16^e siècle.

Un autre petit pot du 16^e siècle, appelé chevrette.

Son nom vient de la forme de son bec verseur ayant l'apparence d'une corne de petite chèvre.

La chevrette est de la famille des cruches ; elle possède un corps en forme de poire (piriforme) et une large ouverture au sommet qui permettait de la remplir.

Elle possède un seul bec verseur dans la partie supérieure du corps. Elle est souvent agrémentée d'une poignée au sommet qui permet de la transporter.

Un couvercle totalement occlusif vient la fermer.



Apothicaire, religieux et pharmaciens

Apothecarius vient du latin et signifie boutiquier (un épicier érudit) ce qui correspondait essentiellement aux pratiques des 13^e et 14^e siècles où la boutique était l'élément qui différenciait le commerçant sérieux du charlatan de passage.

Les apothicaires et apothicaireses étaient les précurseurs des pharmaciens ; ils préparaient et vendaient des breuvages et des médicaments pour les malades.

En 1241, l'édit de Salerne impose un serment à tous ceux qui veulent fabriquer des médicaments ; la profession d'apothicaire est surveillée et le prix des remèdes est fixé.

Désormais, une séparation juridique est instituée entre médecins et apothicaires.

L'Edit de Salerne, par sa diffusion sur l'ensemble de la chrétienté, peut être considéré comme l'acte de naissance de la profession d'apothicaire, même s'il existe dès l'Antiquité, des spécialistes de la préparation des médicaments.



Apothicaire au travail

Peinture de Frans van Mieris le Jeune (1689-1763)

A savoir aussi que depuis toujours, la religion et l'art de guérir étaient intimement liés.

Sous l'Ancien Régime, les religieux et religieuses ne se contentaient pas de distribuer les remèdes ordinaires aux pauvres, ils devinrent aussi fabricants et vendeurs de remèdes ; ils furent parmi les premiers à préparer des "spécialités".

Il furent donc pour les apothicaires et pharmaciens un concurrent dangereux.

En 1777, un décret du roi Louis XVI remplace le jardin des apothicaires par le Collège de pharmacie .

Ce décret officialise ainsi la pharmacie comme une branche de la médecine nécessitant des études et des connaissances approfondies.

Il est d'ailleurs souvent repercé d'un trou ; nos ancêtres, économes et astucieux y passaient une ficelle, qui était elle-même nouée à l'anse. Cela évitait de perdre le fameux couvercle.

Selon l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, les apothicaires y tenaient ordinairement leurs sirops et leurs huiles.

La chevrette présentée dans l'encart est à feuilles de vigne bicolores, proche des faïences "à la façon de Venise" des ateliers italiens installés à Lyon au milieu du 16^e siècle.

On peut admirer également **des vases**, pour la confection des sirops, pommades et électuaires, **des flacons, des entonnoirs, et des bouteilles de verre**, de différentes époques.

Cette apothicairerie est la seule en Isère à conserver *in situ* des faïences pharmaceutiques anciennes, classées Monuments historiques depuis le 31 mars 1965.

Nous voyons **des instruments de chirurgie** ayant appartenu à deux chirurgiens crémolans (pour la trépanation, l'amputation, etc.) qui expliquent largement l'usage de l'opium et de l'absinthe.

Un élément bien insolite décore un panneau des *boiseries* (cf. photo ci-dessous).



La chevrette

La chevrette est le **réceptif emblématique de l'apothicaire, seule corporation à avoir le droit et d'en posséder** et de les exhiber dans leurs devantures, ce que confirme nombre de procès parisiens intentés à des épiciers qui ne respectaient pas la loi et qui étaient alors passibles d'amende.



Elle apparaît au 16^e siècle en Europe, d'une adaptation de la cruche traditionnelle, bouchée d'un couvercle en faïence.

La chevrette française a parfois une particularité, un anneau, appelé aussi noeud, entre la base du bec et le corps du réceptif. On devait y glisser un index, pour un geste plus sûr.

A partir du 17^e siècle, la chevrette sera souvent dotée d'un piédouche (de l'italien pieduccio ou petit pied).

La chevrette est utilisée pour les remèdes liquides : sirops, huiles, eaux distillées.



Outils de chirurgie

D'après notre guide ce sont des éléments se rapportant à Dionysos, dieu grec de la vigne, du vin et de ses excès, de la folie et de la démesure.

Nul doute qu'il faille trouver son origine dans l'usage fait des boiseries après leur vente en 1793 !

On y voit les tambourins pour les Ménades (nourrices de Dionysos qui dansent et mangent les hommes vivants), les flutes et une grande branche avec des pommes de pin...

Avant de quitter l'apothicairerie, nous prenons connaissance de certaines compositions utilisées en pharmacopée qui nous semblent sorties tout droit des recettes occultes de sorcière !

Que trouve-t-on dans le chaudron de la sorcière ?

Fin 17^e siècle, Nicolas Lémery, médecin célèbre à Paris livre la recette des "deux petits chiens" ; préparation pour masser les épaules et le dos ; beaucoup trop scabreuse pour être décrite ici !

En 1770, Monsieur Baume, maitre-apothicaire à Paris, préconise :



Pour avoir le teint frais, pour "décrasser" le visage, on peut utiliser :

- L'eau de frai de grenouille
- L'eau de limaçon qui est très rafraichissante

Les yeux d'écrevisses sont utilisés dans les Vosges **dans le traitement de la conjonctivite** ; il suffit de les placer toute une nuit sur l'œil atteint.

La mouche d'Espagne réduite en poudre donne une lotion qui traite **la chute des cheveux** ou une teinture aphrodisiaque...Au choix !

Sans oublier, **la mandragore**, plante médicinale à vertu magique !

On disait qu'elle poussait un cri quand on voulait la déterrer et qu'elle pouvait alors tuer.

Elle était censée guérir de la folie , en réalité elle agissait comme un hallucinogène.

Elle reste un puissant symbole de sorcellerie comme le montre encore la série des Harry Potter.

Pourtant les exemples ci-dessous, aux noms évocateurs représentent pour la médecine des médicaments aux principes jugés efficaces.

- **L'huile de scorpion** soigne les morsures venimeuses ;
- **L'huile d'araignée** est prescrite dans le traitement de la petite vérole ;
- **Le sang de bouc** est utilisé contre les calculs rénaux.

Pour l'anecdote, Jeanne de Chantal vint plusieurs fois à Crémieu entre 1632 et 1635. La légende rapporte d'ailleurs qu'un tilleul de la cour aurait poussé à l'endroit où elle se piqua le doigt en réalisant des travaux d'aiguilles et perdit quelques gouttes de sang.

Nous quittons l'établissement non sans avoir eu quelque souci de code pour sortir !

Au passage, Katarina attire notre attention sur un procédé repris au 19^e siècle, le faux appareillage² ou faux-joint - *décoration sous la forme d'une peinture qui imite les lignes horizontales et verticales d'un appareil de maçonnerie* -.

○ Suite de la visite dans le dédale des rues

Nous apercevons le Château delphinal et à ses pieds, la toute

petite chapelle Notre-Dame de la Salette de 1884. Le château ne se visite pas car il appartient un à propriétaire privé.

Du château du 13^e siècle subsistent une tour ronde couronnée de merlons et la façade Ouest du logis percée de croisées au 20^e siècle. La chapelle du château restaurée en 1633 conserve son clocher-mur.

Sur notre trajet, belle vue sur le prieuré de la colline Saint-Hippolyte.

Nous passons ensuite devant l'ancien hôtel de La Poype Saint-Jullin, famille de



² Ce motif décoratif était très courant dans les églises pendant tout le Moyen Age.

châtelains de Crémieu dès le début du 16^e siècle ; la famille résidait au château de Saint-Jullin, proche de l'étang de Ry.

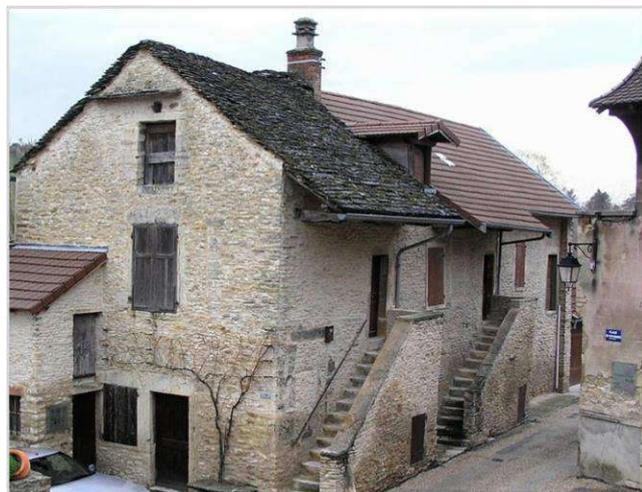
Louis de La Poype, lieutenant-colonel du régiment de Lesdiguières, lègue cet hôtel par testament en 1675, à l'hôpital du Reclus pour en faire un "Refuge des Pauvres Vieillards". Ce refuge sera transféré en 1864 à l'hôpital des Visitandines.

La plaque apposée sur le bâtiment, surmontée de ces mots "La piété et les bienfaits rendent les hommes immortels", rappelant sa fondation par Louis de La Poype, a été bûchée à la Révolution (*tous les signes rappelant la noblesse du fondateur ont été effacés*). La façade de cet ancien hôtel a conservé, des fenêtres du fin 15^e siècle – début 16^e siècle avec une croisée à double accolade et une croisée surmontée d'un oculus, une tour d'escalier à vis, légèrement en saillie, et une toiture couverte de lauzes.

Nous empruntons le chemin des docteurs Labonnardière.

Passage près d'une maison de vigneron (15^e-19^e siècle).

Elle est caractérisée par la présence d'un escalier extérieur séparant l'accès de la cave au rez-de-chaussée et la salle d'habitation à l'étage. Un pied de vigne se signale sur le côté de la maison.



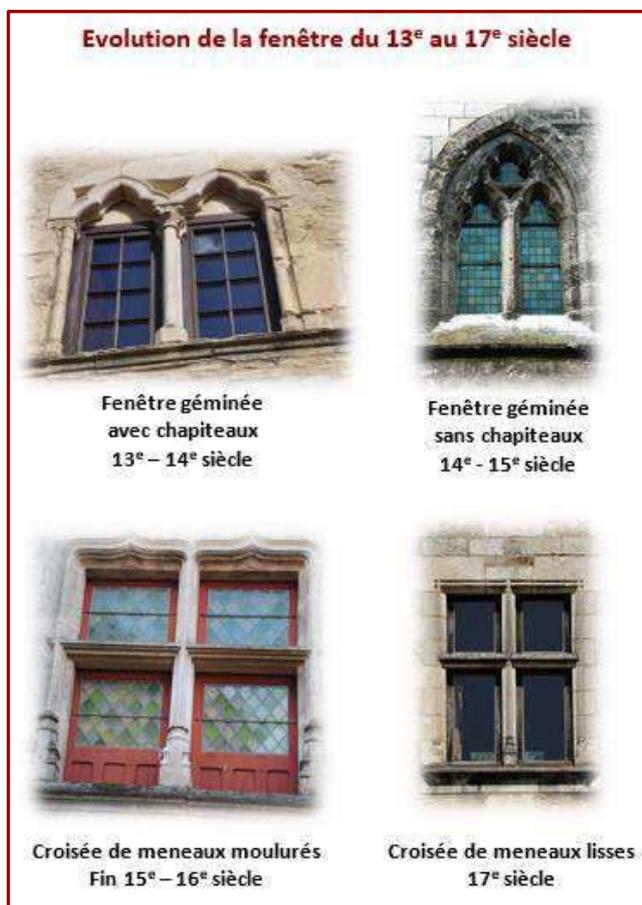
Maison de vigneron

nécessaires pour sa restauration.

La maison doit son appellation à la présence des têtes sculptées paraissant attachées par le cou qui ornent les chapiteaux de sa fenêtre médiévale.

L'évolution de cette maison s'est faite entre le 13^e et le 16^e siècle ; c'est dans cette partie de la rue que se tiennent les plus anciennes maisons de la ville, la partie gauche de la rue du vieux marché étant quant à elle entièrement du 17^e siècle ; on ignore ce qu'il y avait auparavant.

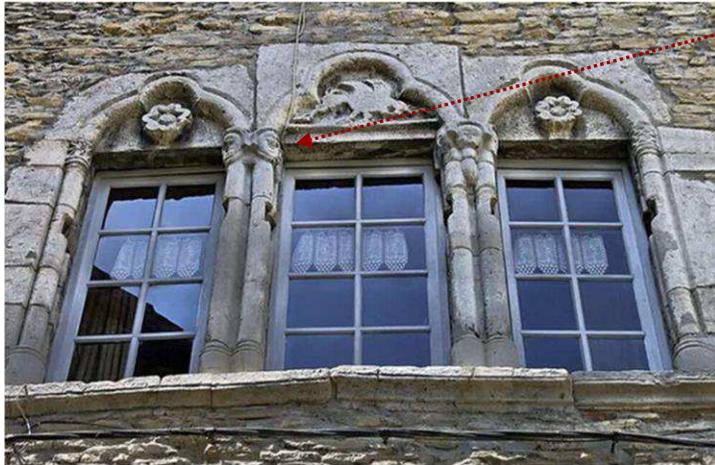
Il s'agit sans nul doute de la maison du dernier dauphin Humbert II qui habitait près de Grenoble et venait à Crémieu y prendre les impôts. On devine les armes du dauphin au-dessus d'un fenestron.



Au rez-de-chaussée, la façade conserve les traces lisibles d'une série d'échoppes, ces dernières étaient typiques de la vieille ville.

Il s'agit d'une maison à légendes. En effet, il se dit qu'on a pendu à ses fenêtres qui portent des têtes comme retenues par une corde alors que la fenêtre de gauche porte des têtes différentes.

La maison avait été habitée, dit-on encore, par la nourrice dont l'imprudance coûta la vie au jeune héritier d'Humbert II, dernier Dauphin.



Décor fenêtre droite :
Têtes retenues par une corde



Décor fenêtre gauche

La légende des trois pendus

Un cordier avait deux filles fort belles; il partit un jour vendre ses cordes laissant ses filles à la maison.

Les cordes se vendirent plus vite que prévu.

Comme elles s'ennuyaient, ses filles en avaient profité pour inviter deux garçons.

Quand le cordier rentra, il les surprit. Il attacha les garçons au-dessus des fenêtres et les pendit !

Hélas pour lui, l'un des garçons était un fils de seigneur ; ce dernier pendit à son tour le père des jeunes filles !

Descente progressive vers l'actuel centre-ville, nous passons devant **l'ancien couvent des Ursulines³**.

Le bâtiment a subi de très nombreuses restaurations, son cloître a été coupé.

L'histoire des Ursulines à Crémieu

En 300 ans, cet ordre a fondé deux établissements à Crémieu, l'un au 17^e et l'autre au 19^e siècle.

Le premier est créé en 1633, en partant d'un local loué rue Juiverie et petit à petit en s'appropriant tout un périmètre entre les rues du Four Banal et du Marché Vieux, à droite de

l'actuelle Côte Chausson. Il a existé jusqu'en 1792.

Le second a occupé l'ancien Hôtel Dubourg dès 1819.

Le 18 août 1633, 6 religieuses de Bourg-en-Bresse sont parties pour venir s'installer à Crémieu.

³ L'Ordre de Sainte-Ursule est un ordre religieux fondé en novembre 1535 à Brescia en Italie par sainte Angèle Mérici (1474-1540). Les Ursulines apparaissent en France en 1586.

Grâce à des dons, les Ursulines étendent le couvent. Elles font édifier le bâtiment principal entre 1664 et 1668 avec réfectoire et dortoirs. A la règle de Saint Augustin, elles ajoutent un quatrième vœu : « *s'employer à l'instruction des petites filles* ».

L'enseignement des demoiselles reposait sur la connaissance de l'histoire religieuse, la vie des saints, une initiation à la lecture, à l'écriture et au calcul, ainsi que l'apprentissage en toute circonstance de la bienséance.

Les annales des Ursulines font état du passage de 3180 élèves entre 1633 et 1792.

Les religieuses sont au nombre de 29 en 1728. En 1732, débutèrent les travaux d'une église, consacrée en 1735 et achevée en 1738.

Sur proposition de Mirabeau, l'Assemblée Nationale a décrété le 2 novembre 1789 « la mise à disposition des biens du clergé ».

Le 6 avril 1792, la suppression des congrégations religieuses est adoptée. Les Ursulines ont été chassées de leur couvent de Crémieu le 30 septembre 1792.

En 1794, Les bâtiments deviennent une maison d'arrêt.

En 1805, l'école secondaire de Saint-Chef s'installe aux Ursulines. Cette école fermera en 1876.

En 1893, les bâtiments sont vendus à la famille Régnier pour y installer une manufacture de chaussure.

Les Ursulines reviennent en 1819 et s'installent en face du côté gauche de la rue en montant dans l'ancien Hôtel du Comte Dubourg, auquel elles rajoutent une chapelle.

C'est dans ces lieux que ces religieuses installent un pensionnat de jeunes filles et vont instruire ainsi plusieurs générations de Crémolanes ; l'ordre des Ursulines est en effet un ordre enseignant.

Cet ancien hôtel particulier dont l'architecture, sobre, voire austère, est typique du 17^e siècle. Il est occupé de nos jours par des logements.

Le 8 mai 1920, le bâtiment principal est largement endommagé par un gigantesque incendie.

Nous approchons maintenant de la Porte de Quirieu. La vérification des murailles en 1417 mentionne cinq portes et une poterne (*comme vu plus au début*). La plupart était protégée par des ravellins ou demi-lunes, percés d'archères ou de canonnières et renforcés de hourds. Les portes étaient fermées par de lourds battants et des barrières levantes.

· La porte de Quirieu

Avec ses degrés et sa rigole centrale, la Porte de Quirieu est du début 14^e siècle, elle appartient à la deuxième enceinte de fortifiée de la ville ; c'était la porte principale qui donnait accès à la rue du

Une des plus belles toitures à quatre pans, couverte de lauze va disparaître dans les flammes, malgré l'intervention des pompiers de Lyon.

En 1923, Monsieur Salagnon acquière la totalité des bâtiments.

On y trouvera ensuite tour à tour, du tissage, une salle des fêtes pendant la seconde guerre mondiale.

De 1949 à 1985, le bâtiment abrite une fabrique d'eau de javel et de lessive.

Depuis, les restaurations ont vu l'installation de nombreuses activités : centres médicaux socio, entreprises, appartements ...

Mais l'église n'a pas connu de vocation depuis 1923. Le bâtiment a sommeillé jusqu'en 2005.

De gros travaux de restauration ont alors été entrepris pour aménager l'actuelle fabrique de bière, Les Ursulines, nom donné en hommage au passé du lieu.

Méfions-nous donc quand les Crémolans disent, "Je vais à l'église" !

Au 17^e siècle, les Crémolans jugeaient qu'il y avait bien trop de couvents dans leur ville ; en effet, ils occupaient plus du 1/3 de la surface de la cité.



Ancienne église des Ursulines, devenue brasserie Les Ursulines

Marché Vieux, lieu primitif du marché et artère marchande de la cité.

Cette rue était pavée de pierres debout - *pierres calcaires, mi-enterrées à la verticale*- pour que les chariots ne glissent pas en montant la pente, ou encore, pour qu'en cas de neige ou de gel, l'eau puisse s'évacuer vers le milieu de la route.

La Porte s'ouvrait sur la route rejoignant Lagnieu, et l'ancien port de Quirieu au Nord, au bord du Rhône car au Moyen-Age les transports fluviaux étaient jugés plus sûrs que les transports par route notamment pour les vins. Au 12^e siècle, Quirieu et son château constituaient une place forte comprise dans la Baronnie de la Tour-du-Pin.

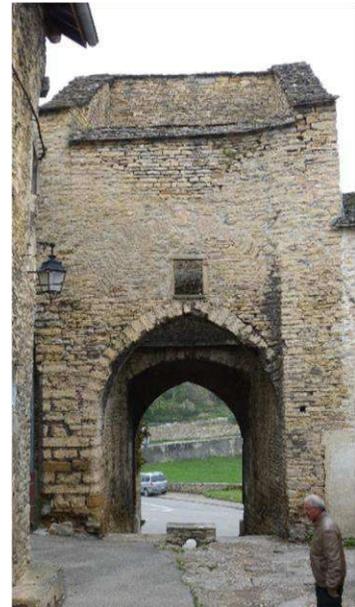


Le pavage d'origine remis au jour devant la porte servait à la circulation des eaux usées par la rigole qui se trouvait au Moyen Age au milieu de la rue et non sur des côtés comme de nos jours.

Le sol est, en effet, aménagé en double pente incurvée au centre.

A l'origine de l'expression "Tenir le haut du pavé" :

Ainsi, lorsque deux personnes venaient à se croiser, celle de rang plus élevé conservait le haut du pavé, l'autre déviant naturellement pour lui laisser la place au sec.



Sa position surélevée, la rendant peu commode à la circulation, la porte de Quirieu fut murée en 1535 quand l'activité économique s'est déplacée de la colline Saint-Laurent vers la ville basse ; elle fut remplacée par une porte plus grande, la Porte François I^{er} ou Porte Neuve. La Porte a été restaurée et rouverte en 1930 ; elle ne ressemble pas tout à fait à une porte de la ville.

Ancienne chapelle de l'hôpital Saint-Antoine

Au n°5 rue Saint-Antoine, nous tentons de reconnaître la chapelle (construite au 14^e siècle) du premier hôpital de la ville, désigné comme hôpital Saint-Antoine depuis 1421 et dont mention est faite au 13^e siècle. La chapelle a été placée sous le vocable de Saint-Antoine début du 15^e siècle.

L'hôpital et sa chapelle ont été restaurés par les consuls à partir de 1550. L'hôpital se tenait un peu plus bas, à l'actuel n°8 de la rue - *bâtiment aux volets gris bleuté* – il vient d'être racheté et restauré ; la typologie des lieux a été bien bouleversé.



Ce sont des moines Antonins de l'abbaye de Saint-Antoine (l'Abbaye) qui sont venus en ce lieu pour soigner les malades ; on leur doit la construction de cette petite chapelle.

En 1792, l'hôpital ne comportait que huit lits, quatre pour les hommes, quatre pour les femmes. L'hôpital Saint-Antoine fut transféré en 1823 dans les bâtiments du couvent des Visitandines.

A la Révolution, cette chapelle de style gothique a été transformée en remise et est maintenant un garage ; elle ne se visite pas. Cependant, elle a conservé, en intérieur ses voûtes d'ogives et en extérieur, son clocher-mur (élevé entre la nef et une petite chapelle latérale) et sa toiture, couverts de lauzes ; elle est classée M.H. depuis 1980.

Vue sur le rempart qui continue et monte sur la colline Saint-Hippolyte.

· **La Porte François I^{er} ou Porte Neuve** (classée Monument historique en 1906)

Cette porte a été ouverte en 1541 – à quelques mètres de la porte de Quirieu, au Sud - dans une ancienne tour de l'enceinte ; ce fut la dernière à être percée.

On lui donne également le nom de porte François I^{er} pour rappeler les passages du souverain à Crémieu pendant les guerres d'Italie.

A l'origine, il s'agissait d'une tour du rempart, en partie arrondie ; les meurtrières permettaient de tirer devant et le long des remparts.



Cette partie de l'enceinte conserve, côté ville, les vestiges des escaliers qui donnaient l'accès au chemin de ronde.

Un mâchicoulis ou balcons ouverts en hauteur, la couronne, couvert d'un toit débordant ; élément de défense typique de l'époque médiévale, il permettait de tirer à la verticale.

Cependant, dans le mur extérieur, au-dessous dans le tiers haut de la porte, au milieu, on observe la présence d'un trou dans un rectangle blanc (cerclé de rouge sur la photo de gauche) : il s'agit d'une canonnière qui préfigurait alors l'utilisation de la poudre et de l'artillerie lourde dans les conflits.



Un petit mur a été rajouté vers les meurtrières ; il s'agit des toilettes.

Une cavité très profonde dans l'épaisseur du mur servait à barrer la porte de fermeture en bois à l'aide de grandes poutres qui coulissaient ainsi dans le mur ; on voit encore les gonds de la porte.

Retour vers la ville basse et arrivée Place de la Monnaie, vers l'ancien atelier monétaire, situé rue Guigue Liard. Peu de bâtiments sont d'origine, ce lieu a été remanié avant 1949 et complètement transformé depuis.



- L'atelier de la Monnaie

L'existence d'un atelier de monnayage à Crémieu apparaît pour la première fois dans un texte du "Regeste Dauphinois – tome V de Ulysse Chevalier" en 1336.

Avoir choisi Crémieu pour être le siège d'un atelier delphinal témoigne de l'importance de la cité.

En 1426, l'atelier était dirigé par :

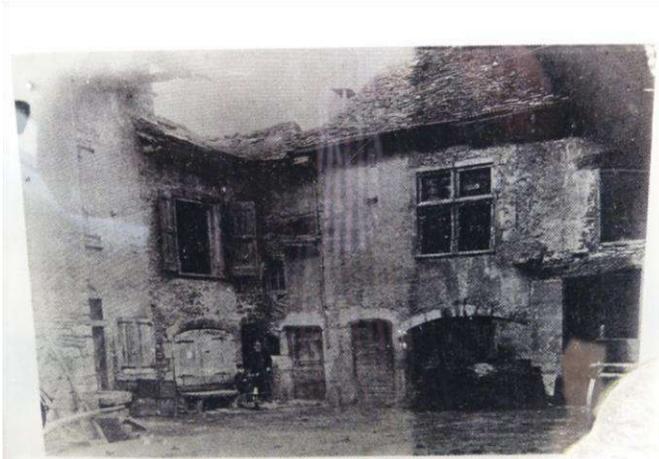
- Les officiers de la monnaie, soit : un **Maître particulier** des monnaies, assisté de **deux Gardes des monnaies**, un **Contre-garde** – qui notaient le nombre exact de pièces fabriqués - et un **Essayeur**, - qui jugeait si elles étaient de « bon aloi⁴ », c'est-à-dire au titre et au poids voulus et bien frappés ou à mettre au rebut -.

Un traité de 1340 donnait des directives pour la fabrication des monnaies, leur alliage, leur poids, avec le remède de poids et d'aloï, c'est-à-dire la tolérance qui pouvait, soit garantir la pièce, soit indiquer sa mise au billon comme monnaie défectueuse. C'est sur cette proportion qu'était assignée aux Maîtres et Gardes de la monnaie, la part qui devait leur revenir comme émoluments, de même que le droit de seigneurage que prélevait le Dauphin.

- **Un Tailleur de coins**, chargé de graver les coins servant à leur frappe des pièces et d'une quinzaine d'ouvriers pour en assurer la frappe.

Tous étaient régis par un Prévôt, aux attributions de petite judicature.

**"Ordonnas, 30 octobre 1336 :
Ordre du Dauphin à Pierre Carminiano, garde des monnaies et aux maîtres des d. monnaies de frapper de la monnaie à Visan, Serves, pont de Romans au mandement de Pisançon, Crémieu, Grenoble et Briançon."**



La Maison de l'atelier monétaire vers 1936 et aujourd'hui



Monnaie frappée à Crémieu :
Cf. point sous 1^{ère} lettre, du nom
du Roi, le F de François

Autour de 1389, sous Charles VI, des « **points secrets** » sont affectés aux ateliers monétaires pour les différencier.

On trouve ainsi en Dauphiné, un de ces points sous la 1^{ère}, 2^{ème} ou 3^{ème} lettre du nom du Roi. Dans le premier cas, cette monnaie appartient à l'atelier de Crémieu, le second à Romans, le troisième à Mirabel puis Montélimar.

L'atelier monétaire de Crémieu a fonctionné jusqu'en 1554, date à laquelle il fut transféré à Grenoble. ; le dernier Maître de la monnaie fut Pierre de Luan en 1151-1552.

⁴ L'aloï était la quantité de métal précieux présent dans les alliages servant à la fabrication des pièces. Pour dire qu'une pièce était d'un bon poids, on disait qu'elle avait un bon aloï.

A l'origine de l'expression Monnaie sonnante et trébuchante

L'origine de cette expression se trouve au Moyen Age.

On faisait "sonner" une pièce en la jetant sur un sol dur pour vérifier qu'elle n'était pas fautive et que son titre approchait le 10 sur 10 ; pour une oreille avertie, elle sonnait d'une manière reconnaissable.

Elle était **trébuchante** quand elle ne craignait pas l'épreuve du trébuchet (*petite balance d'orfèvre à plateaux servant pour la pesée de précision*) pour en vérifier le poids et en déduire le métal qui la composait.

Les pièces de monnaie s'usaient pendant leur durée de vie et parfois, certains peu honnêtes les grattaient pour en récupérer un peu de poudre d'or.

Pour que la pièce ait le même poids moyen pendant toute sa durée d'usage, on lui donnait une surcharge à sa fabrication, appelée frappe, qu'elle perdait peu à peu. Cette surcharge était mesurable avec le trébuchet.



Demander à être payé en monnaie sonnante et trébuchante signifiait que l'on voulait être payé en monnaie authentique et neuve.

De nos jours, cette expression désigne l'argent liquide au lieu des autres moyens de paiement (chèques, cartes bancaires, etc.).

· Au 1^{er} étage, l'habitation surmonté d'un comble à usage de stockage et de séchage. Le comble est aéré par une lucarne fenêtrée équipée d'une poulie extérieure pour monter les marchandises, sous un avant-toit débordant, originellement couvert de lauzes (*cf. photo*).

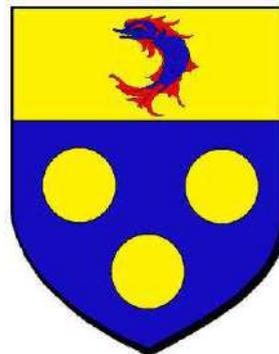
Bref rappel historique :

Au 12^e siècle, la France comptait une centaine d'ateliers de fabrication de la monnaie.

Le système monétaire royal a été institué par Louis IX (Saint-Louis) en 1266, **système bimétallique¹ de base, hiérarchisé** à partir d'une pièce d'or, l'Ecu, d'une pièce d'argent, le gros et de petites monnaies de billon.

Ce système sera en vigueur de 1270 à 1789 et sera remplacé par **le franc et la décimalisation en 1795**.

C'est de ce temps-là que datent les armoiries de la ville de Crémieu ; leur origine est clairement établie et expliquée par les pièces meublant l'écusson "*d'azur à trois besants d'or, au chef d'or chargé d'un dauphin d'azur barbé, crêté, oreillé, peautré et lorré de gueules*".



Au passage, découverte d'une maison à échoppe.

D'une vocation commerçante et artisanale affirmée dès le Moyen Age, ces maisons, établies sur un parcellaire étroit et long, possèdent :

· Au rez-de-chaussée, une étroite boutique à vocation commerciale (l'échoppe, *photo ci-dessous*) ou artisanale (l'ouvroir), ouverte sur la rue ;



¹ Le bimétallisme est un système monétaire reconnaissant deux parités métalliques légales servant aux échanges et transactions.

Nous reprenons notre cheminement dans la rue Notre-Dame-du-Reclus, en direction de la rue Juiverie.

En lieu et place d'une grande villa qui semble abandonnée, se tenait jadis **une petite recluserie, appelée Notre-Dame-du-Reclus**. Son existence est authentifiée en 1331 par un testament de Jeannette de La Poype contenant un legs en faveur du " Reclus de Crémieu ".

Voisine de la recluserie, la chapelle Notre-Dame-du-Reclus existait dans la seconde moitié du 14^e siècle et ne fut détruite que vers 1850. Ses vitraux ont été installés dans l'église Saint-Jean.

Les reclus étaient des moines qui vivaient en dehors des villes en adoptant une forme extrême de pénitence, s'enfermant en solitaire dans des espaces restreints, voire une cellule, pour un temps ou pour la vie ; ce lieu était hors des remparts de Crémieu. Une place et la rue, Notre-Dame-du-Reclus, rappellent ce lieu.

Nous empruntons la rue Juiverie qui se poursuit en rue Faubourg des Moulins, en direction de Morestel et Grenoble. Ici se tenait le rempart du 14^e siècle, de part et d'autre de la rue on peut remarquer l'interruption du mur d'enceinte. Cet espace fut ouvert vers 1850 pour améliorer les voies de communication de la ville vers le Nord. Une poterne (ouverture de taille plus modeste que la porte) était percée dans la muraille, la Poterne du Reclus.

La rue Juiverie rappelle la présence des comptoirs Juifs dont la communauté était importante dans la cité crémolane.

Le départ progressif des Juifs et des banquiers lombards qui avaient fait la prospérité de la ville basse, mais qui furent lourdement taxés dès 1388 (comme vu plus avant) fut l'une des causes du déclin commercial de la ville à la fin du Moyen Age.

Dans cette rue, l'auberge de l'Écu de France est mentionnée dès 1488 ; de l'édifice de l'époque ne subsiste que la cour intérieure surmontée d'une tour d'escalier en vis.

Nous nous dirigeons vers le monument incontournable et emblématique de Crémieu, la halle.

- La halle

Le dauphin Jean II, en faisant construire une ville neuve au début du 14^e siècle – *qui réunit les deux collines habitées* - établit par la même occasion un nouveau marché en 1314. Celui-ci, placé dans la ville basse, est plus facilement desservi par les rues rectilignes (rue Porcherie et actuelle rue Lieutenant-Colonel Bel) que ne l'était le "marché-vieux", placé sur les pentes.

Sans doute après un premier bâtiment en bois, une grande halle est construite au 15^e siècle pour accueillir les nombreux marchés publics.

Elle servait d'entrepôt à grains mais aussi de marché régulateur des grains. Elle est classée Monument historique en 1906.

✓ Sa construction

La date exacte de construction n'est pas connue, cependant la halle actuelle résulte de deux campagnes de construction distinctes que permet d'identifier l'étude des marques des charpentiers.

Par ailleurs, les analyses dendrochronologiques² effectuées en 1994, à l'occasion des travaux de restauration complète de la couverture menés par la



Vue de la halle depuis le Nord-Ouest

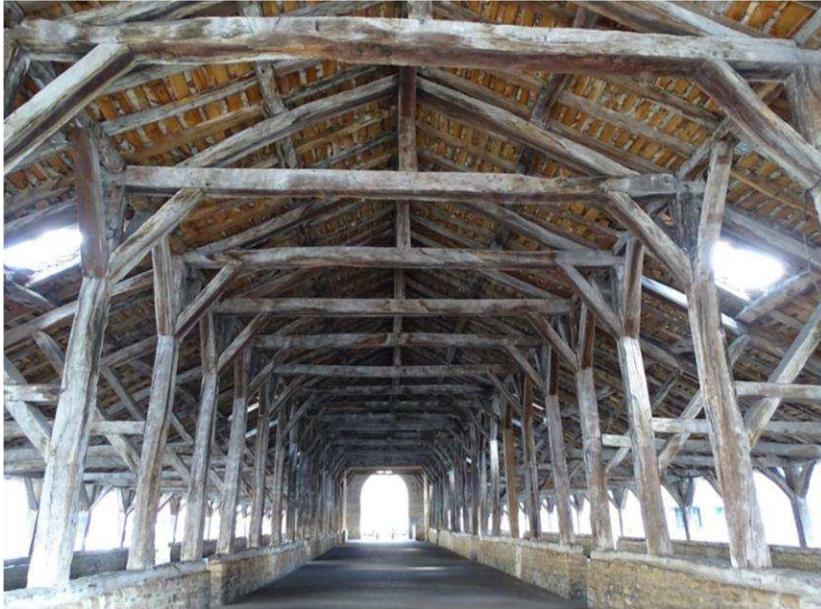
² Découverte à la fin du 19^e siècle, cette science est basée sur l'analyse des cernes de croissance des arbres, en s'attachant essentiellement à la mesure de leur largeur, à leur description et à leur ordonnancement dans le temps.

Conservation régionale des Monuments historiques (de 1992 à 1994) datent la coupe des bois de charpente et des poteaux la supportant, de 1433. Pas moins de 15 essences différentes de chêne composent la charpente ; quelques éléments ont dû être remplacés.

La couverture était à l'origine en dalles de calcaire local, les lauzes appelées encore couvertures dans la région crémolane ; les carrières étant fermées, elles ont été remplacées par des laves de Bourgogne beaucoup plus épaisses, en 1994.

✓ Sa description

Par ses dimensions, elle est l'une des plus importantes et imposantes de France ; 60,5 mètres de longueur sur 19,50 mètres de largeur.



Son grand toit couvre une surface de 1200 m², son poids dépasse les 400 tonnes, et repose à ses extrémités sur un mur épais, percé de trois arcades.

On remarque sous la charpente bien ordonnée – dont certaines sablières sont d'origine –, les trois allées qui correspondent chacune à un commerce déterminé.

Elle se divise en trois nefs séparées par quatre rangées de 21 poteaux de chêne - hauts de 1,65 mètre sur les côtés et de 4 mètres dans la travée centrale - qui appuient

sur des murs-bahuts maçonnés et percés de trois passages piétonniers.

Au 17^e siècle, les trois vaisseaux sont appelés : *grand cours de la halle*, au centre, *cours de la Filaterie*, au Nord et *cours de la Boucherie*, au Sud ; les bancs des marchands sont alors dénommés banches.

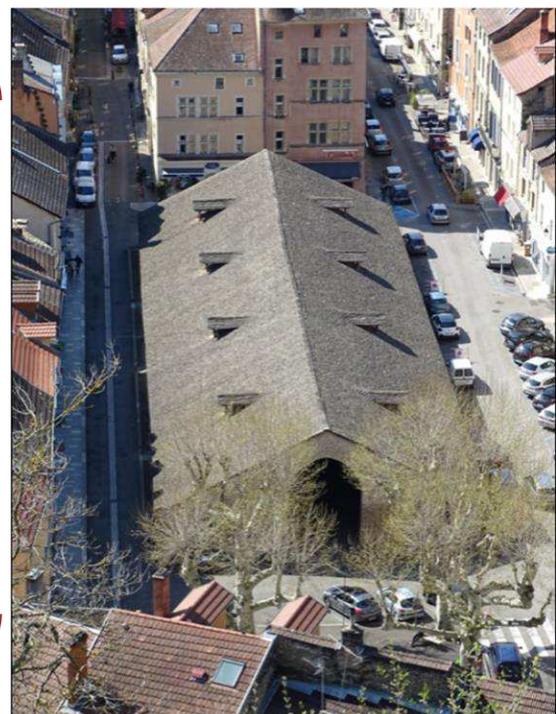
Huit petites lucarnes s'échelonnent le long des deux pans de la couverture ; elles participent à la circulation de l'air.

Le saviez-vous ?

Dans les cathédrales ou ce type de halle, la charpente est composée de fermes en bois, que l'on prépare au sol en respectant les plans du maître charpentier.

Les différentes pièces sont ensuite assemblées, toujours au sol, à la manière d'un lego.

C'est pourquoi, les pièces portent des marques, 1, 2, 3 voire 4 traits et une petite patte qui indique les sens du montage, de droite ou de gauche. Ces marques sont bien visibles dans la halle de Crémieu.



✓ Les mesures à grains

La halle abritait les mesures publiques dont l'usage faisait l'objet de réglementations strictes.



A l'extrémité Est, sur une grande plateforme, aux quatre coins, apparaissent encore les mesures, formées de blocs de calcaire poli, plus ou moins évidés.

Leur fond est légèrement incliné et elles sont percées à l'avant d'un orifice permettant au grain de s'écouler.

Les mesures sont enchâssées dans une base maçonnée, recouverte de dalles de pierre et accessible par

des marches (ou degrés droits). Un sac était suspendu par les crochets de fer et était rempli d'une quantité de grain déterminée qui coulait par la goulotte avant de la mesure. Une fois la quantité juste obtenue, la goulotte était fermée par un bouchon.

Les capacités différentes permettaient les transactions (ventes ou échanges) avec les marchands de régions voisines n'utilisant pas les mêmes mesures ; les marchands venaient nombreux à Crémieu, chef-lieu de mandement détenant la mesure officielle du grain.

Les mesures ont probablement été utilisées jusqu'à la mise en place définitive du système métrique décimal.

Pour effectuer les règlements, les marchands se rendaient dans les comptoirs juifs de la rue Juiverie, seuls habilités (avec les Templiers) à faire le change de la monnaie pour ceux qui n'étaient pas du Dauphiné.



La mesure unitaire à Crémieu

Avant la Révolution française, le système de poids et de mesure n'était pas unifié sur tout le territoire français ; plus de 800 mesures existaient.

A Crémieu, la mesure unitaire était le bichet, évalué à 19,5 litres.

Suivaient :

- L'émine (2 bichets) ;
- Le setier (2 émines) ;
- La bichette (1/2 bichet) ;
- La coupe (1/4 de bichet).



Côté rue Porcherie : les anneaux d'attache des animaux

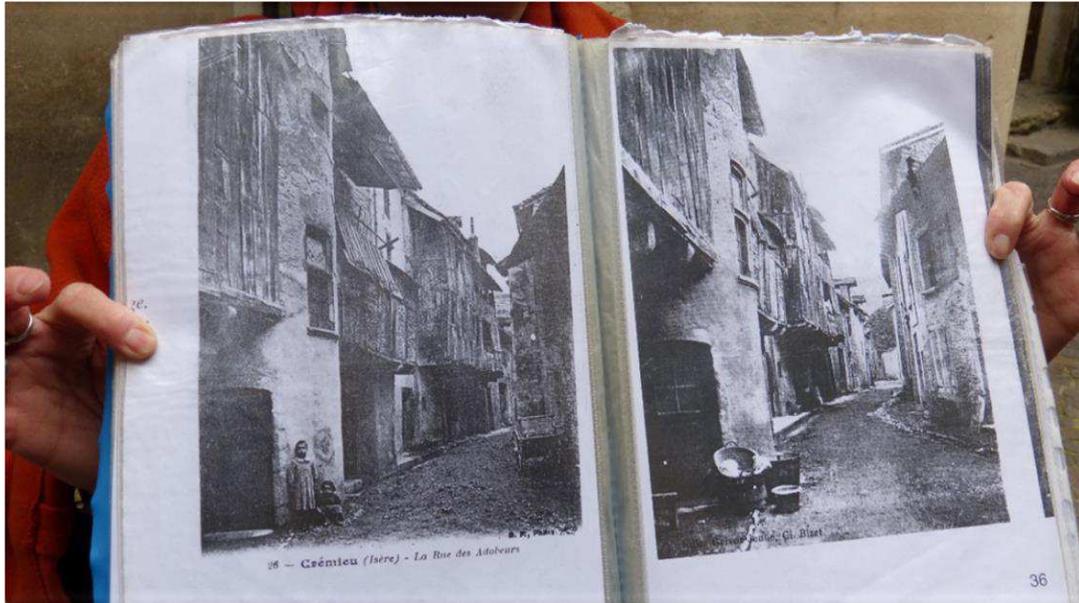
Sous la halle, on vendait par catégorie de marchandises – *on voit encore les crochets d'attache des emplacements réservés aux animaux* -, produits manufacturés, fruits et légumes, etc. On pouvait également y comparer et marchander les prix.

En sortant, côté de la rue marchande, nous découvrons des anneaux sur les poutres sablières, ils servaient à attacher les animaux qui conduisaient les charrettes de marchandises (sorte de parking de l'époque).

Aujourd'hui, la halle continue à accueillir de nombreuses manifestations culturelles et sportives et chaque mercredi s'y tient le marché.

Nous empruntons maintenant la **rue Porcherie** où se tenaient les bouchers. C'était l'un des axes essentiels du lotissement de la ville basse, établi par le dauphin Jean II au 14^e siècle. Elle relie deux des principaux édifices construits à cette époque, la halle à l'Est et l'abbaye des Augustins à l'Ouest.

Au débouché, **vue sur la rue des Adobeurs** ; le mot adobeur est un terme médiéval local peut-être dérivé du franco-provençal, adobo (préparer) qui signifie tanneur.



Vues sur la rue des Adobeurs, fin 19^e - début 20^e siècle



Maison Patrat (16^e siècle)
Angle rue des Adobeurs

- L'église paroissiale Saint-Jean-Baptiste, ancienne chapelle des Augustins

La construction de la nouvelle église des Augustins entreprise en même temps que la nouvelle enceinte de la ville vers

En effet, dès le 14^e siècle, tanneurs et pelletiers s'installent près de la rivière Vaud.

Les tanneurs trempaient les peaux dans des bassins placés au milieu de la rue ; ils utilisaient les eaux de la rivière qui longeait les remparts pour le blanchissage des peaux ; le ruisseau est maintenant canalisé.

Au début du 20^e siècle, la rue présentait encore des balcons en charpente pour le séchage des peaux.

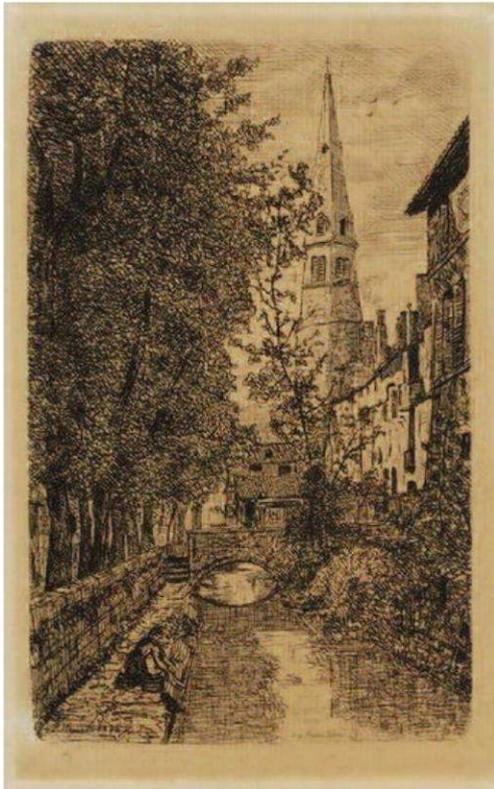
De plus, leur activité dégageant des odeurs incommodantes, ils étaient tenus le plus possible en périphérie.

Les maisons que l'on découvre ici, même si elles ont été réhabilitées rendent compte de l'organisation de l'habitat des Adobeurs. Il s'agissait de maisons à étages avec galerie de séchage.



Eglise côté Nord : les transformations du 17^e siècle

1330-1340 se poursuivait encore dans le courant du 17^e siècle.



**Le clocher et la rivière Vaud au premier plan
Estampe de Gustave Allemand (1846-1888)**



**Le clocher, aujourd'hui
Peinture de Joco Dury**

Etabli sur l'une des tours du mur d'enceinte, le clocher surmonté d'une flèche maçonnée, dominait (côté de l'actuel cours du Baron Raverat) un large fossé alimenté par la rivière Vaud (comme vu plus avant).

Petit aparté :

En plus d'alimenter en eaux les adobeurs, ce petit cours d'eau permettait aux ménagères d'y laver le linge, Crémieu ne possédant pas de lavoir à cette époque.

Ce n'est qu'à l'extrême fin du 19^e siècle que la ville se dote d'un lavoir aux dimensions imposantes à la sortie du bourg, en direction des gorges de la Fusa (vers Morestel).

✓ **Extérieur, façade Nord**

Face à la rue des Adobeurs, le mur de l'église nous dévoile les modifications du 17^e siècle ; les fenêtres en arc brisé de la deuxième travée ont été murées lors de la réfection du cloître et de l'ouverture des grandes baies de l'élévation gauche

Les ouvertures de la façade Nord, côté ville, montrent l'importance que les moines Augustins attachaient à leur fonction pastorale. Ainsi, es voussures du portail, simplement moulurées, retombent sur des colonnes à chapiteaux feuillagés.

A sa droite se tient un portail à fronton cintré ouvert toujours au 17^e siècle ; c'était l'entrée principale de l'abbaye.



**Façade Nord :
Le portail d'entrée de l'église**

✓ **Intérieur**

Ancienne chapelle des moines avec sacristie attenante, construite à partir de 1317, appuyée contre le rempart –elle correspond aux deux travées du chœur et à la dernière travée de la nef – elle communiquait avec le 1^{er} étage qui abritait le dortoir des moines par un escalier en colimaçon. La chapelle est affectée au service paroissial de 1570 à 1647. A la Révolution, lorsque tous les bâtiments monastiques ont été rachetés par la Commune ; elle devint l'église paroissiale Saint-Jean-Baptiste.

Construite selon un axe Nord-Sud, elle s'apparente aux églises halles, avec un plan rectangulaire, un chevet plat et une nef à trois vaisseaux communiquant entre eux sur toute la hauteur ; pas d'abside.



Le chevet de l'édifice se confond avec le rempart de la ville dans lequel une grande baie centrale a été percée dans la seconde moitié du 14^e siècle.

Au 15^e siècle, la nef est prolongée de deux travées vers le Nord (*partie allant des piliers octogonaux, ornés d'une frise de fleurs, jusqu'à l'entrée*), les six chapelles sont aménagées et un portail en bois est ouvert vers la ville.

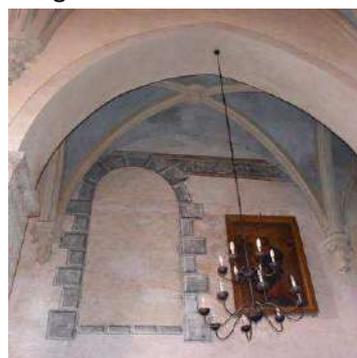
On remarque aussi la forme des piliers, tous sont différents. Lors des agrandissements de l'église, est englobée une chapelle préexistante, la petite chapelle des Abobeurs, située dans le prolongement de la rue du même nom.

Au 17^e siècle, période classique, la chapelle haute du Rosaire (*à droite avant le chœur*) est construite au-dessus de la galerie Ouest du cloître ; en 1633, un nouveau plafond lambrissé couvre la nef et le chœur. On fait en sorte que le gothique ne se voit pas.

Le décor change, les murs sont couverts d'un badigeon et une frise de rinceaux décore leur sommet, autour de toutes les ouvertures devenues plus étroites, on installe des faux bossages, que l'on peut toujours voir.

Comme évoqué dans l'historique, le désaxement imposé par le tissu urbain accentue l'étroitesse des collatéraux dont les voûtes d'ogives sont très serrées.

En 1855 ; le plafond originel lambrissé de chêne est remplacé, à l'initiative de l'architecte diocésain Alfred Berruyer³ par de fausses voûtes d'ogives en style néogothique dont les ornements en plâtre (nervures, arcs, doubleaux, chapiteaux) proviennent d'une entreprise lyonnaise. Soulignons que ces fausses voûtes décoratives ne portent rien et aboutissent parfois singulièrement sur une fenêtre !



Les rares décors sculptés d'origine de l'église abbatiale sont assez rudimentaires et concentrés sur les colonnes du chœur et de la dernière travée de la nef ; tête de femme, coiffée d'une guimpe, tête d'homme couverte d'un capuchon, chauve-souris, diable tirant la langue.



Vue d'ensemble de la nef

Plusieurs éléments du mobilier ont été classés Monuments historiques en 1914 ; œuvres de 1617 réalisées en noyer par Raymond Grillat, maître ébéniste à Crémieu.

³ Il intervint également sur les églises de Morestel, Courtenay, Sermérieu, Vèzeronce, Passins, etc. Il a construit l'église Saint-Bruno de Voiron.

Ce sont :

- **La chaire adossée** à une colonne de la nef qui présente une cuve suspendue à laquelle conduit un escalier tournant ;
- **Les stalles de noyer**, aux élégantes courbes et contre-courbes des parcloses (leur seul décor) qui garnissent les deux côtés du chœur sur deux rangées.

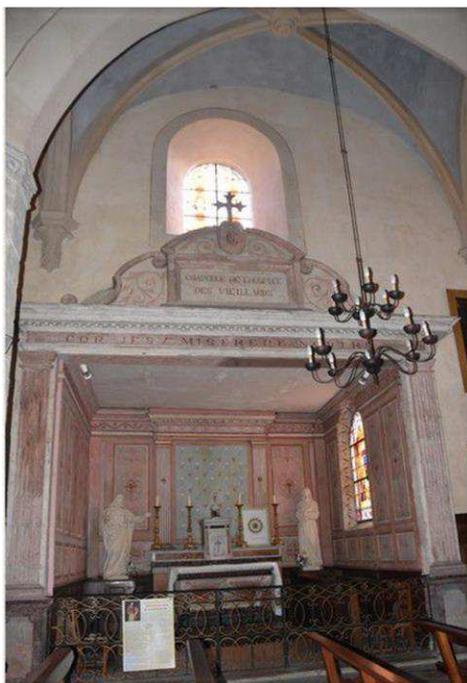
Au 19^e siècle, les places réservées au maire, au juge de paix et aux fabriciens (membres du conseil de paroisse), ont été indiqués sur les dorsaux en lettres d'or sur fond brun.

On trouve encore un lutrin en noyer (œuvre de Raymond Grillat) dont le pied est richement décoré.

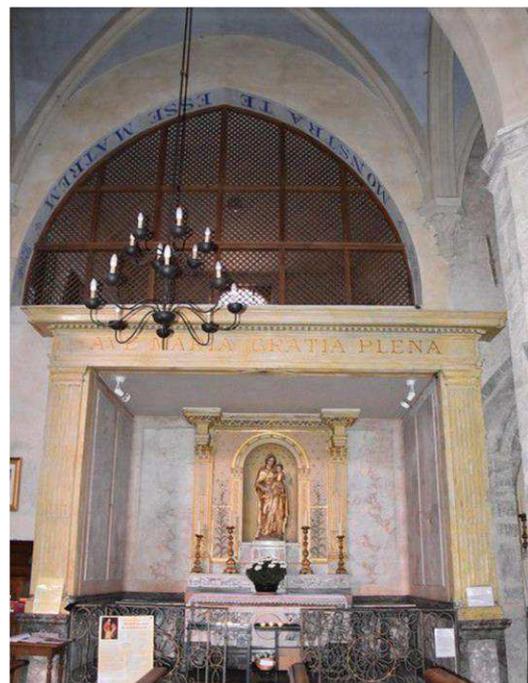
L'orgue au-dessus de la porte d'entrée était à l'origine dans l'ancienne église paroissiale de la ville. Il date de 1785 ce qui en fait le plus ancien du département de l'Isère. Propriété du curé de la paroisse, il fut cédé à la commune de Crémieu pendant la tourmente révolutionnaire en 1791, et transféré dans la nouvelle église paroissiale la même année. La partie instrumentale installée dans une armoire de style Louis XVI en noyer verni, comporte un ensemble sonore de 4 jeux et demi avec clavier unique de 57 notes.

Sa facture est représentative de la fin du 18^e siècle. La tuyauterie, en grande majorité ancienne, est marquée selon la notation allemande (B pour Si bémol et H pour Si), ce qui peut conduire à l'hypothèse d'une facture alémanique ou suisse. Toutefois, la date précise de fabrication et le nom du facteur d'orgue ne sont pas connus. Il est classé Monument historique pour la partie instrumentale depuis 1966.

Sa petite taille et la curieuse inscription qui figure au-dessus du clavier : "*HOMINUM DIVUMQUE VOLUPTAS*", invocation à Vénus tirée du *de Natura rerum*⁴ de Lucrèce "*Toi qui inspires les charmes de l'amour aux hommes et aux dieux*" laisse à penser que l'instrument était destiné à un usage profane ; sans doute un orgue de salon. Rénové en 2018, il participe à la vie culturelle de Crémieu.



Chapelle du Sacré-Cœur, dite du Refuge



Chapelle de la Vierge

⁴ Signifiant "De la Nature des choses".

Comme nous l'avons déjà évoqué, Louis de La Poype fut enterré en 1678 dans la Chapelle Notre-Dame-du-Reclus. A la Révolution, la commune décida de transférer son tombeau dans l'église et d'affecter la chapelle de la Vierge au Refuge ; la chapelle située en vis-à-vis fut alors consacrée à la Vierge.

Ces deux chapelles ont reçu un nouveau décor au début du 19^e siècle. Les grilles de fermetures proviennent de l'ancienne église Saint-Jean-Baptiste et l'autel de la Vierge (1826) est dû au sculpteur Donny.

En 1882, le sol de l'église est refait en ciment et les anciennes dalles, en partie dalles funéraires, sont réutilisées dans le cloître.

✓ **Le joyau de l'église, les peintures murales**

Elles se déploient sur le mur du chœur et de ses bas-côtés, à droite et à gauche. Elles ont été dégagées sous neuf couches de badigeon lors des travaux de restauration conduits dans les années 2000.

Tout en étant fragmentaires et très lacunaires, elles sont un témoignage exceptionnel de l'art médiéval. Néanmoins, ni l'identité des peintres, ni leur origine – *sans doute venus de l'autre côté des Alpes* –, ni la date exacte des travaux ne sont connues.

Toutefois, une étude approfondie a permis d'en savoir un peu plus. A ce jour, une vingtaine de scènes est identifiable.

Seuls, le dessin des personnages, l'étude des couleurs utilisées et leur composition chimique apportent des éléments de réponse.

· **Pour mieux comprendre**

Rappelons que les Augustins jouent un rôle très important dans l'encadrement spirituel des populations et que la décoration de leurs églises participe à ce souci pastoral. Les scènes figurées avaient pour objet ou prétexte un enseignement par l'image qui était accessible à tous ; *"l'art de la peinture est utilisé dans les églises pour que ceux qui ne savent pas lire apprennent sur les murs ce qu'ils ne peuvent apprendre dans les livres"*.

Vers 1350-1360, la chapelle primitive est achevée. De plus, les moines Augustins ont assez d'argent pour faire décorer leur chapelle par des peintures murales comme c'était alors l'habitude. Elles ont été réalisées en plusieurs campagnes.

· **Quand les peintures ont-elles disparu ?**

Les travaux de restauration ont montré que les peintures ont disparu sous plusieurs couches d'enduit ou de badigeon.

Au 17^e siècle, le décor a changé et le décor médiéval a laissé place aux faux bossages autour des fenêtres et à la frise le haut des murs dans le chœur comme dans la nef.

· **Lecture de quelques peintures**

Nous pénétrons dans l'aile à droite du chœur pour mieux les approcher.

Dans le collatéral Ouest :

Le décor est divisé en trois registres horizontaux ; ils présentent deux thèmes caractéristiques des couvents des Augustins de l'époque :

En bas et au centre se déploie un double Credo (*en latin, je crois*) qui figure une succession de 24 personnages, ce sont les prophètes, portant bonnet ou couronne comme le roi Salomon, et les

Comment les peintures ont-elles été réalisées ?

Les peintres ont passé sur les murs des enduits divers à base de chaux éteinte, de sable fin et de petits cailloux, puis la couche de finition destinée à recevoir les peintures qui est un épais badigeon beige clair (sauf autour de la fenêtre du collatéral Ouest).

Les peintures sont à base de pigments d'origine minérale artificielle ou naturelle, comme :

- Le jaune de plomb et d'étain,
- Le blanc de céruse ou de carbonate de calcium,
- Le rouge de sulfure de mercure
- L'ocre jaune, terres naturelles, etc.

Extrait de "Crémieu"

(Publication éditée par la Mairie de Crémieu)

apôtres auréolés, - *comme saint Jean, le seul identifié de son nom* -, se faisant face par deux et portant un phylactère (*sorte de banderole*) sur lequel est inscrit leur profession de foi, le credo.

Soulignons que la lecture est difficile car on ne distingue plus les détails des visages (*cf. la visite du cloître*).

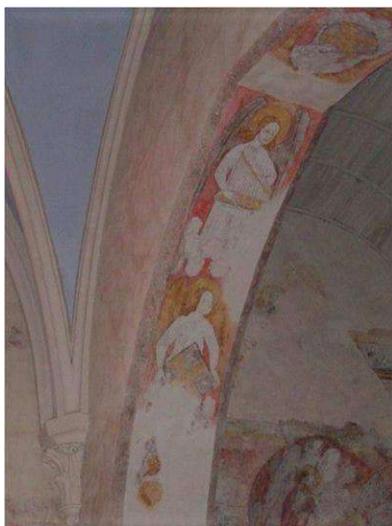
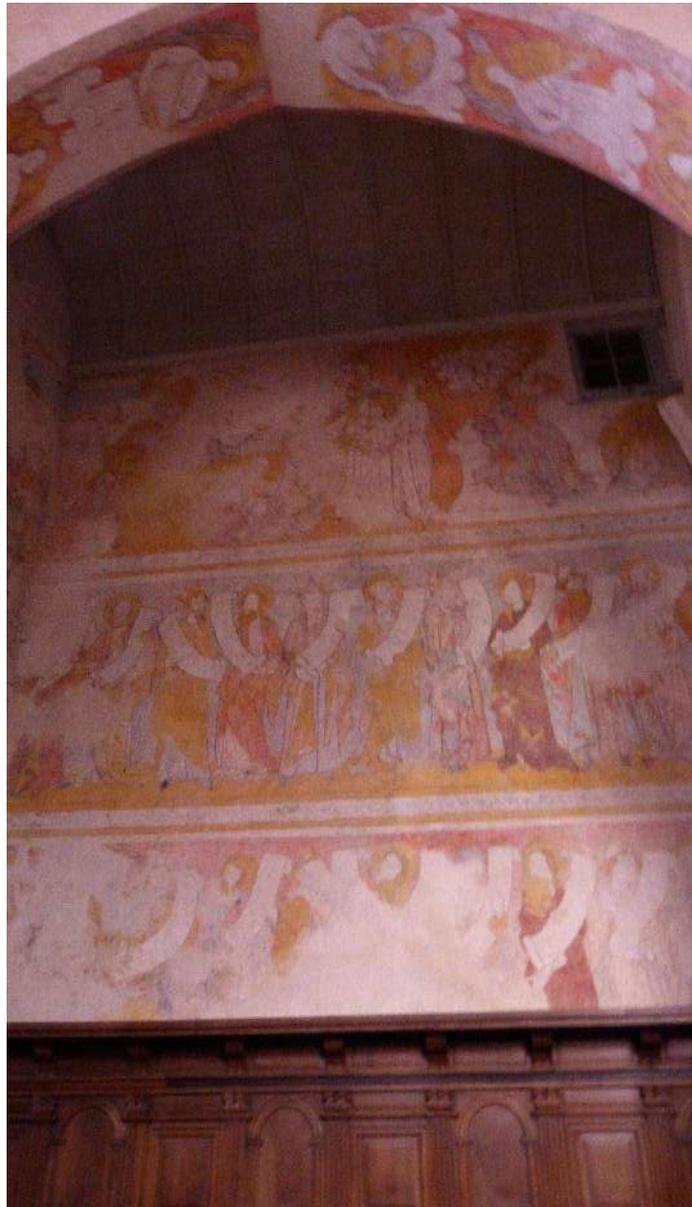
Ce thème inspiré des sermons de saint Augustin affirme la correspondance entre l'Ancien et le Nouveau Testament ; tout ce qui était annoncé dans l'Ancien testament va être repris dans le Nouveau testament.

En l'état actuel des connaissances, c'est la première fois qu'apparaît, en France, une composition d'une telle ampleur dans un couvent de moines augustins.

Le registre supérieur présente deux scènes de la vie de la Vierge.

A droite, le Couronnement, Marie est inclinée, drapée dans son vêtement, ses mains sont croisées sur son ventre. Au-dessus d'elle, deux anges tiennent une couronne.

A gauche, presque invisible dans le blanc, la Vierge est allongée et au-dessus d'elle on tient un petit enfant qui représente son âme sortant de son corps, ce qu'on appelle **l'Assomption** en Occident ou **la Dormition** en Orient.



Le culte marial revêt une grande importance pour les Augustins ; c'est elle que l'on va prier car elle est humaine et donne l'accès au divin à travers son fils Jésus.

Tout en haut, à droite de ce registre, un personnage, qui n'est autre que le Christ, a été coupé en deux par une petite fenêtre ouverte entre le 16^e siècle et le 19^e siècle (les fausses voutes d'ogive passant devant la fenêtre), soit après l'apposition des badigeons (*cf. photo page suivante, cerclé en bleu*).

Dans l'intrados de l'arc, six anges vêtus de longues robes blanches portent des instruments de musique pour louer Dieu et les



armoiries des donateurs des peintures qui appartenait à la famille Boniface de Saint-Etienne-de-Saint-Geoirs.

Un ange porte la croix, un autre porte un encensoir et un autre un candélabre ; symboles de la propagation du Christianisme à travers le monde.

**Intrados de l'arc :
Les armoiries des donateurs**

On pensait alors que les non-Chrétiens n'étaient pas dans le droit chemin et qu'il était le devoir des Chrétiens de les sauver de l'enfer !

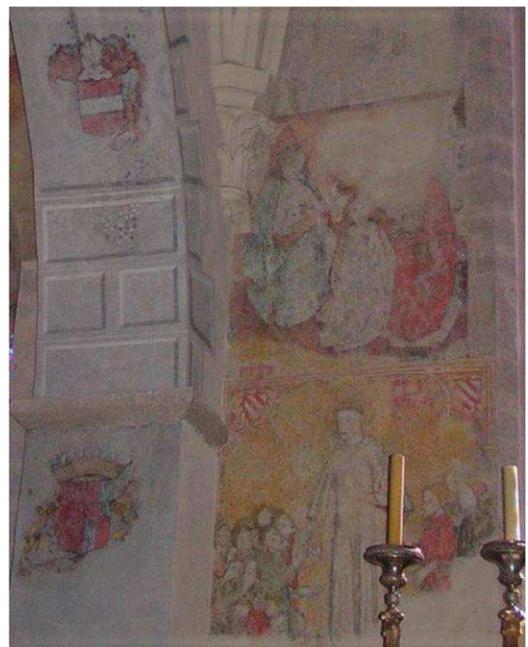


Sur le collatéral droit, autour d'une fenêtre trilobée, apparaissent sainte Catherine d'Alexandrie, une sainte non identifiée (peut-être sainte Monique, mère de saint Augustin), saint Antoine et une Trinité.

Sur le collatéral gauche figure saint Georges terrassant le dragon.



Saint Georges terrassant le dragon



Scène de charité de saint Augustin

On voit ou devine encore, une scène de charité de saint Augustin, le couronnement de la Vierge par la Trinité.

Midi sonne au clocher de l'église quand nous sortons.

Depuis le parvis, nous profitons d'une belle vue sur le château delphinal et les maisons anciennes dont certaines

décorées de double ou triple rangées de génoises¹ comme la Maison dite du Colombier.

La génoise des toitures

La génoise de toit avait aussi, jusqu'à la Révolution, une fonction sociale.

Seuls les nobles possédaient le privilège d'en orner leur toit sur plus de deux rangs.

Certains hôtels particuliers étaient ainsi flanqués de cinq rangs de génoises, pour souligner, sans ambiguïté, l'importance du personnage qui y demeurait.

Les bourgeois devaient se contenter de deux rangs et les gens modestes laissaient apparents les chevrons supportant les débords de toit.



Nous sommes attendus dans la salle des mariages de la Mairie où Monsieur Alain Moyne-Bressand, maire de Crémieu honore notre association, en la recevant, au nom de la Municipalité, autour d'un apéritif et de ses accompagnements, tous de purs produits des commerces et des artisans crémolans dont la bière des Ursulines !

Lors de son allocution, Monsieur le Maire rappelle que pas moins de vingt édifices de la commune sont classés Monuments historiques, que Crémieu est classée Zone de Protection du patrimoine architectural urbain et paysager et dévoile qu'elle sera candidate pour un classement au patrimoine mondial de l'U.N.E.S.C.O.

Nous immortalisons par la photo ce moment de grande convivialité que nous apprécions et remercions chaleureusement la Municipalité pour cette belle matinée crémolane dans toute son acceptation.

Nous quittons la cité médiévale pour rejoindre **Frontonas** où d'autres sociétaires nous attendent déjà, au restaurant **"Le château Saint-Julien"**

logé dans une demeure fortifiée du 12^e siècle, rachetée en 1982 et restaurée dans les règles de l'art.



¹ Originnaire d'Italie, la génoise est une fermeture d'avant-toit formée de plusieurs rangs (d'un à quatre) de tuiles-canal en encorbellement. Son rôle principal est d'éloigner les eaux de ruissellement de la façade comme une corniche.

Le bâtiment domine toute la vallée grâce à sa verrière panoramique qui surplombe la plaine du Dauphiné et dans laquelle nous prenons place pour le repas annuel de notre association.

Claudine, tel un chef d'orchestre, remet à chacun sa partition et dans notre cas il s'agit des plats choisis par chacun lors de son inscription.

Chacun déguste en appréciant les plats proposés par le chef, la conversation entre convives va bon train et se poursuit en après-midi !

Présentation proposée par Solange Bouvier



Claudine s'affaire à la distribution des menus choisis par chacun



Découvrons en images dans les pages suivantes, ce grand moment annuel de retrouvailles et de partage !







CREMIEU VUE DANS LES PEINTURES DE FRANCOIS-AUGUSTE RAVIER (1814-1895)



Les fossés sous les remparts



Ruines à Crémieu

